

LA DICTATURE ESPAGNOLE ÉBRANLÉE

A PRES les grandes grèves ouvrières de l'année dernière qui ont démontré que les lourdes condamnations des tribunaux d'exception ne réussissent pas à intimider les travailleurs, ce sont, une fois plus, les étudiants et les intellectuels qui s'attaquent à la dictature. La police est intervenue rapidement contre les étudiants, réfugiés dans un couvent de Barcelone et protégés par les autorités religieuses.

Ils réclamaient une démocratisation de l'université, la possibilité de constituer librement un syndicat d'étudiants qui ne soit pas soumis à la direction et au contrôle de l'Etat et la liberté des recherches et de l'information condition première de toute étude digne de ce nom.

Les universités de Valence, Madrid, Bilbao se sont aussitôt jointes aux manifestations de Barcelone.

Une de leurs revendications fondamentales est la liberté de la presse. Les Cortès viennent de faire, dans ce domaine essentiel, quelques concessions de forme. La censure préalable a été abolie ; cependant les quotidiens sont tenus de déposer à l'Office de censure dix exemplaires du journal une demi-heure avant sa mise en vente.

La censure pourra interdire la vente du numéro. En réalité, cette méthode impose à chaque rédaction l'obligation de se censurer elle-même pour éviter la saisie, la destruction de l'édition et, à longue échéance, la ruine du journal. C'est un système que Mussolini avait pratiqué avec succès en Italie. Les journaux d'opposition y étaient plus souvent saisis que vendus. La nomination des directeurs de journaux est de nouveau « libre », mais, sur ce point aussi, la presse doit exercer elle-même la prudence et éviter de nommer un directeur indésirable pour le régime.

On comprend que les étudiants et les intellectuels ne se contentent pas de ces soi-disant réformes démocratiques.

Le fait nouveau dans la situation espagnole, c'est l'attitude de l'Eglise, ou tout au moins d'une partie importante du clergé encouragé par les décisions du Concile.

Bien que les évêques espagnols se soient presque toujours trouvés dans la minorité hostile aux réformes décidées par le Concile Vatican II, il n'y a pas de doute que le clergé ait accueilli avec satisfaction les décisions qui le libéreraient de la tutelle de l'Etat fasciste espagnol.

C'est au régime même qu'il s'attaque. Un groupe de septante-deux aumôniers du mouvement d'apostolat social affirmé, dans une déclaration destinée à la hiérarchie : « Nous estimons que l'ordre juridico-politique actuellement en vigueur en Espagne ne correspond pas à l'enseignement politique de l'Eglise, et que le bien commun ne justifie pas cet ordre ».

Ils prennent nettement position contre les syndicats officiels pour la liberté syndicale des ouvriers et légitiment même l'organisation et l'activité de syndicats illégaux. Selon

eux, le syndicat unique n'est qu'un instrument au service de l'Etat et ne correspond pas à la doctrine sociale de l'Eglise ; ils concluent : « Celui qui exerce le droit d'association syndicale, même par l'intermédiaire de groupes syndicaux qui ne sont pas légalement reconnus, agit en toute justice, ces groupes pouvant, dans les circonstances actuelles, être considérés comme nécessaires au bien commun ».

Le fait que les étudiants de Barcelone et leurs amis d'autres villes aient été accueillis dans un couvent et y aient trouvé un refuge contre les coups de la police fasciste, est symptomatique d'un état d'esprit de rébellion dans l'Eglise qui fut pourtant, à l'origine, le principal soutien du régime de Franco.

Les aumôniers expriment certainement une opinion très répandue parmi les ouvriers et les intellectuels et qui pénètre dans les milieux catholiques quand ils font le procès du régime en ces termes :

« L'ordre politique en vigueur ne garantit pas les droits d'expression, d'information objective et de libre association mais, bien au contraire, les limite de façon permanente.

L'Etat contrôle ou dirige tous les moyens d'information... L'autorité publique ne permet pas la manifestation d'opinions légitimes en désaccord avec les points de vue, du gouvernement et cherche à imposer ses propres idées politiques. Elle ne permet pas non plus la formation de groupes légitimes qui puissent défendre honnêtement leurs droits politiques. La restriction de droits aussi fondamentaux ne se présente pas comme une situation d'exception mais, au contraire comme un ordre légal permanent. »

D'autre part, en nommant un évêque castillan en Catalogne, le gouvernement de Madrid a provoqué un réveil de mouvement nationaliste et séparatiste catalan.

Catalans et basques apportent leur appui à la lutte des ouvriers et des étudiants pour la liberté.

Jules HUMBERT-DROZ.

EN GRAN BRETAGNE

Gran victoria laborista

EL PARTIDO laborista ha ganado las elecciones : como se esperaba. Su victoria ha sido magnífica : cual se merecía. En las elecciones de 1964, también triunfaron los laboristas, con cuyo triunfo desalojaron del Gobierno a los conservadores que lo ocupaban sin interrupción desde hacía trece años. Pero la victoria de 1964 sólo les dio cinco votos de mayoría en el Parlamento, que muy pronto quedaron reducidos a tres. En esas condiciones, siempre expuesto a que la oposición se aprovechara de la ausencia justificada de algunos diputados laboristas para derrotar al Gobierno, se comprende que la tarea del Gobierno de Wilson no fuese cómoda. Hubo que derrochar mucha inteligencia y no poca habilidad para ir sorteando la gran cantidad de escollos con que tenía que tropezar necesariamente. Y es indudable que ante los graves problemas mundiales que no han faltado durante los quinientos días de gobierno laborista, la voz de Inglaterra, aunque respetada, no ha pesado todo lo que debía pesar.

Durante esos quinientos días, el Gobierno laborista ha tenido que hacer frente a la penosa herencia de todo orden que le dejaron los conservadores ; ha obtenido la aprobación del Parlamento en no pocos asuntos de gran importancia y ha iniciado, con la cautela que esa circunstancia le imponía, los principales puntos del programa que presentó a los electores en 1964.

La victoria de 1966, que le ha dado 363 diputados en vez de los 317 que obtuvo en 1964, coloca al Gobierno laborista en condiciones de hacer durante los cinco años que estará en el Poder, lo que no hizo o sólo inició durante los quinientos días que ha durado el Gobierno nacido de las elecciones de 1964.

La magnífica victoria que acaba de conseguir el Partido Laborista



HAROLD WILSON

dejará sentir su benéfica influencia dentro y fuera de Inglaterra. Para los demócratas del mundo entero, en general, y para los socialistas en particular, el triunfo del Labour constituye un gran aliento para proseguir sus luchas

y una gran esperanza de poder contar con su fuerza y su influencia para que triunfen las causas justas. Los socialistas españoles nos felicitamos grandemente de la victoria de nuestros compañeros ingleses.

Telegrama de felicitación del P.S.O.E.

El Partido Socialista Obrero Español os felicita y se felicita de la gran victoria electoral del Labour. Vuestro éxito, tan merecido, alentará a todos los que luchan en el mundo por el socialismo y mucho más a nuestros compañeros que luchan además contra la dictadura franquista.

RODOLFO LLOPIS, Secretario General.

Senado corporativo

Por Juan de Navarra

LA LECTURA es un alivio para el sedentarismo de los viejos, condenados a reclusión por achaque de salud. Recurso que proporciona abundantes motivos para comentarios y deducciones. Rastrear en el pensamiento de los autores, adentrarse en el cañamazo de sus planteos, es sumamente instructivo y alecciona-

dor. Las lecturas diversas y heterogéneas nos proporcionan sorpresas como la que hoy he tenido al enfrentar dos figuras de alto relieve, Besteiro y Churchill, tan disímiles por sus concepciones políticas, socialista científico, marxista no dogmático uno y rabiamente antisocialista el otro. La sorpresa ha consistido en hallar profundas coincidencias en el análisis y solución de los problemas económicos.

Leemos a Besteiro en el libro "Figuras del Socialismo español", compilado y concretado jugosamente por Andrés Saborit. Se trata de la "Defensa del Senado corporativo", proyecto defendido por nuestro correligionario en la reunión parlamentaria socialista del 3 de noviembre de 1931 y desechado después de amplia discusión. El tema sirve a Besteiro, presidente de las Cortes Constituyentes, para volver sobre él al ser invitado por las organizaciones obreras de Mieres en un acto celebrado en honor de Manuel Llana, donde expone con amplitud las razones en que fundamenta su criterio, reconociendo que el hecho de venir propagando

el proyecto de Cámara Corporativa desde los tiempos de la dictadura, habiéndole procurado muchas censuras por considerar que envolvía una posición reaccionaria el postular que en la Constitución se previene no una Cámara, sino dos.

« Descontado el Partido Socialista —decía Besteiro— el único que por su estructura e ideales merece ser tomado en consideración, los demás son partidos tradicionales de la República, unos bastante gastados y otros, si nuevos, poco definidos y su organización demasiado reciente. Aun cuando fuese indiscutible que llevaran un espíritu ilusionado por un entusiasmo ideal —lo que daba al Parlamento una superioridad que la Historia no podrá menos que reconocer— abundan los elementos inclinados al pugilato acerca de quién pueda ser el futuro Dantón de la naciente República y quién el Robespierre. Lamentablemente el tiempo gastado en ello no podía emplearse en problemas concretos, de menos brillantez quizás, pero más relacionados con el interés de los trabajadores. Y por eso quería yo entonces y hoy añoro la existencia de otra Cámara, menos dantoniana y robespierrana, de

(Pasa a la página 2.)

Congrès des syndicats F. O. du Nord

Résolution sur l'Espagne et le Portugal

Le 9^e Congrès des Syndicats du Nord « FORCE OUVRIERE », réuni à Lille les 19 et 20 mars 1966, attire l'attention des travailleurs libres sur les pays totalitaires où les peuples sont encore privés de liberté.

Il apporte ses pensées fraternelles aux militants ouvriers qui, en Espagne franquiste et Portugal salazariste, livrent un combat héroïque pour l'abolition du fascisme et l'avènement d'une démocratie sociale.

Il s'insurge contre l'attitude de ceux qui, de près ou de loin, directement ou indirectement, apportent une aide quelconque à un gouvernement de dictature dont le régime reste condamné par tous les peuples épris de liberté.

Il condamne les méthodes inhumaines employées par des trafiquants sans scrupules sur les travailleurs portugais qui se rendent dans notre pays à la recherche du travail et de liberté.

Il assure les militants ouvriers républicains espagnols et portugais de son indéfectible attachement à leur cause, seule susceptible de leur rendre la dignité et la prospérité dans la Démocratie.

Senado corporativo

(Suite de la première page.)

curas y frailes, que han exigido el estar meses y meses ocupándose de la Iglesia y de las Ordenes religiosas discutiendo tonterías con los teólogos. Yo había propuesto en mi ponencia una fórmula por la que sin traer a colación conflictos viejos, la República hubiera dicho sencillamente a la Iglesia: «Vamos a respetarnos en el absoluto. ¿Tenéis la opinión del país? ¿Los españoles son católicos menos unos cuantos desgraciados? Pues bien, Iglesia, vamos a ajustar las cuentas»; el presupuesto de culto y clero queda íntegro, pero a cargo de los católicos. A mí, no católico, no me exijas un céntimo. Se separa el presupuesto de la Iglesia de las cargas generales del Estado para que quede exclusivamente a cargo de los fieles católicos. Y tengo para mí, compañeros, que con esa sencilla medida se hubiera demostrado que los españoles no son católicos, porque ir a comulgar por el qué dirán, ir a casarse porque si no se enfada la novia —quizá con dote— no es ser católico. Ser católico es sacarse el dinero de los bolsillos para mantener el culto, como nosotros pagamos las cuotas de nuestras organizaciones. Para evitar este defecto de una Cámara de republicanos ya radicales, ya socialistas, conservadores o federales, no todos disciplinados, quería yo una Cámara de representantes de una cosa tan vil y mezquina que se llama los intereses. Los intereses de la Industria, del Comercio, de la Universidad y, naturalmente, de los intereses de los trabajadores, que tienen tanto o más derecho que los que no lo son». Y Besteiro terminaba diciendo que no aspiraba a una reforma inmediata, confiando en que el tiempo vendría a rectificar las deficiencias que por no haber seguido ese camino se han podido cometer.

La idea iba haciéndose carne y años más tarde, en 29-V-58, Prieto publicaba un artículo titulado "Impregnación de la tolerancia" propugnando la creación de un Senado Corporativo, similar al defendido por Besteiro.

Cerrado el libro de Saborit, ocupa su lugar "Pensamientos y aventuras", de Churchill, atrayendo mi atención el artículo "El gobierno parlamentario y el problema económico", que trata del tema desarrollado en una conferencia pronunciada en 1930 en la Universidad de Oxford. Comienza afirmando que al contrario de otros países, Estados Unidos, por ejemplo, las instituciones representativas se manifestaban totalmente a través del mecanismo de los partidos, mientras que en Inglaterra, aun siendo necesaria y poderosa la organización partidaria, la concepción parlamentaria es todavía predominante. Considera a la Cámara de los Comunes como el más expedito conducto de la opinión pública y también como el sólido e inquebrantable cimiento del poder ejecutivo. «Preciso es, sin embargo —dice—, reconocer el gran cambio que ha experimentado desde la guerra nuestra vida pública en la Gran Bretaña. Antes de ella las luchas parlamentarias eran de carácter político y social. Los partidos se combatían ardorosamente sobre problemas bien conocidos y querellas convencionales y la vida de la nación fluía bajo esta agitada espuma. Ahora las cuestiones no son políticas, sino económicas. Se trata de Gobiernos sucesivos afrontando problemas económicos

y siendo juzgados por el acierto o fracaso con que los resuelven. La nación no se interesa por la política, sino por la economía. Si la Cámara de los Comunes no tiene rival para ofrecer soluciones en lo político y ha resistido al embate de las más violentas contiendas, la cosa es distinta en cuanto a los problemas económicos. Las cuestiones políticas pueden ser arregladas en gran parte por el número de votos y por el teje-maneje electoral. Pero uno siente la duda de si será posible resolver nuestros problemas económicos por tales medios y de que las instituciones basadas en el sufragio sean capaces de llegar a soluciones justas en los complicados problemas de las finanzas y los negocios modernos. Y sin embargo necesitamos seriamente y con la posible urgencia encontrar una política nacional que infunda nuevo vigor a nuestra vida económica y realice rápidos progresos en el bienestar del pueblo.»

Churchill va pasando revista a cada una de las cuestiones candentes. «Nos hallamos —decía— en presencia de formas nuevas que no existían cuando los libros de texto fueron escritos. Existe, por ejemplo, la acumulación del capital con predominio de la competencia merced a una científica producción en masa; una vasta red de convenios y consorcios industriales que han crecido pujantes e irrespetuosos de fronteras, numerosos factores y complicaciones que no se resuelven en las enseñanzas de los libros de texto, por ilustres que sean sus autores. No todo consistirá en la ardua tarea de demoler las viejas conclusiones establecidas, arrojándose sus fragmentos como proyectiles en la lucha de partidos. La tarea podrá consistir en respetar las conclusiones que sean firmes como verdaderos cimientos de la nueva edificación. No hay razón para que el nuevo sistema esté en desacuerdo con el anterior.»

Churchill se detiene a considerar las dificultades inmediatas que habrá que tener en cuenta, referidas, entre otras, a los problemas de importación y exportación, materia que precisa normas inflexibles que no pueden dejarse al arbitrio de candidatos parlamentarios que prometen la protección de sus industrias locales o por ministros que tienen de cuyo apoyo disfrutan. Más allá de las dificultades inmediatas, radica el problema de la moderna economía mundial que ofrece extraña discordancia entre la capacidad de producción y la del consumo. «¿Tendremos —dice— que llegar a creer que no hay posibilidad de mejor ajuste entre la oferta y la demanda? El hecho cierto es que cuantos intentos se han hecho para lograrlo han fracasado, lo mismo en cuanto concierne al extremismo del comunismo ruso que a las exageraciones del capitalismo norteamericano. Hay que establecer una más elevada y compleja política financiera y fiscal que descansa sobre bases naturales y no de partido.»

Churchill llega, en resumen, a la conclusión de que el problema es apremiante y debe resolverse por el funcionamiento de una corporación apolítica, completamente libre de exigencias partidarias, integrada por personas poseedoras de especiales aptitudes en materia económica. Obraría cuerdamente, por tanto, el Parlamento que crease tal cuerpo como subordinado al suyo y prestase a sus deliberaciones el máximo apoyo posible y no ve la razón por qué el Parlamento político no habría de llegar a un subparlamento económico en proporción a sus agrupaciones partidarias que podría contar con sus miembros y estar compuesto, como se ha dicho, de personas de gran competencia en asuntos técnicos y económicos.

Como se ve, ambas conferencias acusan plena coincidencia, tanto por su data, diferencia de pocos meses, como por la solidez de sus argumentos.

DE LA NUEVA EMIGRACION

En Alemania

CURSILLO FEMENINO

DE FORMACION

Se ha celebrado un cursillo de formación para mujeres los días 19 y 20 de marzo, en Bad-Nauheim, pequeña ciudad cercana de Francfort.

Este proyecto de la Sección de Francfort de las Juventudes Socialistas de España deseaba llevar a cabo, no estaba guiado por deseo alguno de separar la mujer en el seno de las organizaciones, sino por el contrario, de ayudar a nuestras compañeras a incorporarse a la lucha común habiendo perdido ese complejo de inferioridad que, nuestra experiencia nos lo ha demostrado, frena el entusiasmo que sienten al ingresar en nuestras organizaciones.

Asistieron veinte compañeras procedentes de Düsseldorf, Esslingen, Hannover, Kassel, Paris y Francfort. El ambiente de fraternidad que suele manifestarse en todos nuestros comicios surgió espontáneamente, asegurando ya el éxito moral del encuentro.

La compañera Carmen García de Robledo, Secretaria femenina del P.S.O.E., desarrolló con brillantez un tema tan político como es "La Mujer y la Política"; complejo por la dificultad de asentar claramente en una primera charla la óptica socialista del papel de la mujer en la vida política. El coloquio, que animaron todas las presentes en otro momento, reveló que intuitivamente estas compañeras, sin conocer las soluciones socialistas a los problemas de la mujer y de la familia, aspiran a la consecución de dichas soluciones.

El compañero Arsenio Jimeno, en nombre de la Comisión de Formación del Militante nos habló de "Qué es el Socialismo". Este tema, por la importancia de su contenido requiera unas definiciones claras y bastante básicas. El compañero Jimeno se identificó plenamente con su público y las preguntas que siguieron a su conferencia son el mejor testimonio del interés despertado en todos los asistentes. A esta conferencia asistieron compañeros de la Sección de Paris y de Francfort.

Teniendo en cuenta la ignorancia de la mujer española acerca de problemas que le interesan directamente, por ser mujer hemos querido intentar una pequeña experiencia, haciendo venir una médica alemana, la cual trató del control de la natalidad. Su charla, acompañada de una magnífica película, provocó un interés tan grande que esta señora, un poco asombrada, no pudo disimular su convencimiento de que una mujer española que se dice socialista o desea serlo, ofrece una diferencia certera en sus reacciones frente a ciertos problemas.

El compañero Rogelio Barroso, saludó a los presentes en nombre del Comité de Coordinación de la U.G.T. en Alemania, subrayando, con una emoción comunicativa, su convencimiento de que poco a poco las mujeres habrán de incorporarse a la lucha, ayudando a los hombres y aportándoles la confianza en un apoyo seguro.

Una compañera deseó éxito al cursillo en nombre de la Comisión Ejecutiva de la Federación Nacional de Juventudes Socialistas de España.

El cursillo se clausuró con cortas y emocionantes intervenciones de los oradores y con las notas vibrantes de "La Internacional" y del "Himno de las Juventudes".

SECCION FEMENINA de Francfort



En Paris

En memoria de Francisco Largo Caballero

Coincidiendo con un nuevo aniversario de la desaparición física del inolvidable dirigente de la clase obrera española, Francisco Largo Caballero, el domingo 27 de marzo, nutrido grupo de trabajadores españoles se reunieron en torno a su tumba, frente al Muro de los Federados, para rendir debido homenaje a sus incomparables virtudes.

Por la A.R.D.E. acudieron los señores Maldonado y Boix; el Partido Nacionalista Vasco estaba representado por el ex ministro de la República señor Irujo; numerosos militantes representaban a la C.N.T., donde no se olvida a Largo Caballero; los Comités departamentales del Sena, presididos por el compañero Evaristo Expósito, estuvieron acompañados de numerosos militantes; entre los reunidos se encontraba César Barona, vocal del Comité Director del Partido, el Presidente de la U.G.T. y Secretario General del Partido, Rodolfo Llopis; Martínez Parera y Arsenio Jimeno, miembros de la Comisión Ejecutiva del Partido.

Entre frías y violentas borrascas se iban acumulando flores rojas sobre el granito de la tumba,

ideada con amor filial por nuestro amigo Pradal, recientemente desaparecido.

Hizo uso de la palabra el compañero Arsenio Jimeno, diciendo que la fidelidad inquebrantable que todos los años reúne ante la tumba de Caballero a muchos españoles, era una fidelidad consistente a los ideales socialistas que encarnó insuperablemente nuestro desaparecido; fidelidad que es al mismo tiempo promesa de que las ruinas de España, producto de la locura fascista, habrán de ser allanadas para mejor construir una nueva España. Caballero, hijo de sus obras, hombre fuerte, entero, ejemplar, señaló el camino a todos. Siguiéndolo propiciaremos el indispensable renacimiento de nuestro país. Ni los años transcurridos en el destierro, ni las inclemencias del tiempo son bastantes para impedir que la tumba de Caballero sea una vez más centro de reunión de las tensas voluntades obreras.

El desfile de compañeros y españoles, aportando ramos de flores, duró toda la tarde de marzo y borrascosa de este mes de marzo que vio morir al mejor de entre nosotros. C.

La obra pedagógica de la República

El Secretariado Femenino del Partido Socialista Obrero Español, siguiendo la excelente labor que está realizando para difundir las ideas socialistas entre las mujeres, organizó un importante acto público en Paris el domingo 13 de marzo.

El acto se celebró en la sala Las Cases y, como decía la convocatoria, no estaba limitado a ugetistas y socialistas, sino que fueron invitados, además, los españoles que deseaban conocer lo que había hecho en materia pedagógica la Segunda República.

Presidió la secretaria del Secretariado Femenino, compañera Carmen García de Robledo, a la que acompañaban los representantes del P.S.O.E., U.G.T. y Juventudes Socialistas. Igualmente hubo en estrados una representación de A.R.D.E.

Tras unas palabras de la secretaria del Secretariado Femenino explicando la importancia de la mujer en la política y exhortándolas a que se asociaran, subrayó la finalidad de la reunión: dar a conocer, sobre todo a los jóvenes, la labor realizada en materia pedagógica por la Segunda República, tan injustamente maltratada por la propaganda franquista.

Para explicar esa labor fue designado nuestro compañero Rodolfo Llopis quien durante hora y media relató el sentido profundo de la labor realizada desde el Ministerio de Instrucción Pública, donde trabajó como Director General de Primera Enseñanza con Marcelino Domingo y Fernando de los Ríos.

Los asistentes al acto quedaron muy satisfechos de la reunión.

Lo que sería de desear es que otros oradores explicaran a los españoles la obra de la Segunda República en materia de obras Públicas, Trabajo, Justicia, Hacienda, Sanidad, etc., lo que serviría para conocer y divulgar lo que fue la República en los años en que la dejaron trabajar sus enemigos.

En el programa del Secretariado Femenino figuraba una comida fraternal. La comida se celebró. A ella asistieron ochenta comensales. No asistieron más porque la capacidad de la sala del restaurant no permitía servir más cubiertos, viéndose obligados los organizadores a rechazar no pocas inscripciones. El Secretariado Femenino del P.S.O.E. puede

sentirse satisfecho del acto del 13 de marzo.

El compañero Llopis intervino además el sábado 12 en una reunión de información que celebraron los Grupos departamentales del Sena del P.S.O.E. y de la U.G.T.

CONMEMORACION DE LA II REPUBLICA EN LYON

Para conmemorar el XXXV aniversario de la proclamación de la Segunda República Española, se celebrará un gran acto público el domingo 10 de abril, a las diez de la mañana, en la Salle des Réunions Industrielles (Palais du Commerce), Cordeliers, en el que tomarán parte:

- Alejandro Lamela, por el Comité Local de Lyon de la C.N.T.
- Julio Just, ministro del Gobierno de la República en el exilio, por la A.R.D.E.
- Pascual Tomás, Presidente del P.S.O.E. y Secretario General de la U.G.T.

Todos los demócratas españoles están cordialmente invitados

SABORIT A LIEJA

Invitado por nuestras organizaciones de Lieja, el día 10 de abril hablará en dicha capital nuestro camarada Andrés Saborit.

Los españoles residentes en Lieja quieren recordar el 14 de abril de 1931, fecha de la proclamación de la República, a cuyo efecto han pensado que nuestro correligionario les podrá hacer revivir aquella jornada tan memorable. Saborit intervendrá además en un cursillo organizado en Lieja por la Juventud Socialista.



Comité de Redaction de LE SOCIALISTE:

Jean PAUL-BONCOUR
Suzanne LACORE
Gerard GUILLE
Gerard JAQUET
Joseph BEGARRA

Administrateur:
Roger SOUTHON

AYVA ESPAÑA

Nuevas protestas de los estudiantes

El movimiento de los estudiantes por un sindicato libre y por una Universidad democrática, continúa. A nuestra Redacción llegan noticias de acciones realizadas en diferentes Distritos universitarios. De Barcelona, por ejemplo, nos dicen que la violación del Convento de capuchinos de la calle Cardenal Vives y Tutó, de Sarriá, se efectuó aprovechando la entrada en el convento de un camión de viveres. Al abrir las puertas para darle paso, penetraron fuerzas de la Policía armada y agentes de la Brigada político-social, quienes, una vez dentro, con brutalidad, expulsaron a los reunidos que no fueron detenidos.

En Madrid, como ya informamos, hubo una asamblea libre el martes 15 de marzo en la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas, que reunió a más de dos mil estudiantes y personalidades de las letras y de las artes de la capital de España. Por haber asistido a esta reunión, les han sido impuestas multas al cineasta Juan Antonio Bardem, 15.000 pesetas; al dramaturgo Alfonso Sastre y al poeta Gabriel Celaya, 50.000 pesetas; al crítico de arte José Moreno Galván, 25.000 pesetas; al escritor Mario de Quinto y al pintor Zamorano, 10.000 pesetas, y al novelista Armando López Salinas, 5.000 pesetas.

En Bilbao, la Unión Democrática de Estudiantes de Vizcaya ha distribuido profusamente una hoja con el título "Maniobras en la Universidad". En ella ataca a "El Correo Español" y al periódico fascista "Hiero", como portavoces de la maniobra iniciada por el subje provincial del Movimiento y detentador de múltiples cargos, bien pagados todos, Enrique Alonso Pedraja, que

quiere mantener el espíritu fascista en la Universidad. Cita los nombres de dos profesores y de varios alumnos que secundan esa maniobra. Termina señalando los puntos por los que luchan y lucharán los estudiantes democráticos: Representatividad estudiantil, democracia en la Universidad, libertad en la Universidad, reforma de estructuras universitarias, reforma de los planes de estudio, libertad de asociación y de expresión, derecho de huelga, etcétera.

En San Sebastián, cerca de un millar de estudiantes celebraron una asamblea libre el día 22 de marzo para expresar su solidaridad con los estudiantes de Barcelona «que luchan para mantener las libertades democráticas y sindicales». Al terminar la reunión, los estudiantes recorrieron en manifestación silenciosa el centro de la ciudad.

El sargento de la Guardia civil y el cura de un lugar de la Mancha

Es notorio que en la España de Franco casi nadie cumple con su deber. Por ello, cuando alguien lo hace, se celebra su actitud como si fuese un mérito. Pero en realidad lo es, ya que el cumplir con el deber acarrea muchas veces sinsabores y consecuencias graves. El caso del sargento comandante de Puesto de la Guardia civil de Pedro Muñoz (Ciudad Real), acaecido hace casi un año, pero no menos actual, motiva nuestro comentario. En la citada localidad manchega se sospechaba la existencia de un grupo de proxenetas, y montado el correspondiente servicio de vi-

MITIN DE SOLIDARIDAD EN PARÍS

Organizado por la Unión Nacional de Estudiantes de Francia (U.N.E.F.), la Federación Universitaria Democrática de Estudiantes de España (F.U.D.E.) y diversas organizaciones políticas y sindicales de izquierdas, entre las cuales la S.F.I.O. y Estudiantes Socialistas, se ha celebrado un mitin de solidaridad con los estudiantes españoles, en la Mutualité, el lunes 28 de marzo.

Hicieron uso de la palabra Daniel Mayer, Presidente de la Liga de Derechos del Hombre; el profesor Pierre Vilar, Claude Roy, el profesor Pierre Bartoli, Gilbert Mury, Francis Jeanson, Laurent Schwartz y un representante de la F.U.D.E.

Jean-Paul Sartre, Maurice Duverger y Alain Resnais enviaron mensajes de solidaridad y simpatía con los estudiantes españoles.

gilancia por las fuerzas de la Guardia Civil, se descubrió a un joven de unos veinticinco años, iniciando en actos de inversión sexual a un niño de diez años, que además es retrasado mental. La actitud del sargento comandante de Puesto fue la de dar cuenta al Juzgado de Instrucción de Alcázar de San Juan, pasando a la autoridad judicial el correspondiente atestado. Pero...

El perverso resultó ser hermano de la doméstica del cura párroco, y éste se creyó obligado a intervenir. Amenazó al sargento con graves represalias si de lo actuado tenía conocimiento el

Juzgado de Instrucción. La actitud del sargento fue de total firmeza y los hechos pasaron a depender de la autoridad judicial. Pero...

Los resortes del poder en manos del clero son fuertes, tan fuertes que al citado sargento le han obligado a pedir el traslado so pena de perder su ocupación: El traslado a Agudo, pue-

blo aislado, en medio de la soledad y lindante con las provincias extremeñas, donde sus hijos no pueden continuar sus estudios, ha sido el premio recibido por cumplir con el deber. Así se ven tratados los que todavía tienen sentido del decoro. ¡Ah! Pero si el sargento hubiese denunciado a un grupo de demócratas... ¡lo hacen teniente!

¿Quiere usted comprar España?

Negro por dentro, blanco por fuera. ¿Tienen ustedes dinero? ¿Quiéren comprar un cacho de España? ¿O dos? ¿O toda España? Toda se vende. Al mejor postor. Como las mujerucas tísicas: negras por dentro, blancas por fuera.

Blancas son las costas españolas, en donde los blancos hoteles y las blancas mansiones, se ofrecen, como en escaparate, a las manos de los turistas que vienen a España y se van sin haber visto nada. Sin haber visto nada de la negrura interior.

Esta negrura también se vende. ¡Si hemos dicho que se vende todo!

Empezó por venderse la casa. Y el terruño que la lindaba. Luego todo el pueblo. Ahora son ya manojos de pueblos enteros los que están a la venta. Pueblos negros de miseria. Y de mujeres negras porque los negros hombres, con sus biasas y boinas ne-

gras marcharon al extranjero. Quizás en la frontera se cruzaron con los blancos vestidos de los que venían a comprar España, y con sus sonrisas blancas de alegría opulenta no pudieron comprender ni sospechar el porqué del negro y enjuto ceño de los españoles que salían.

Seis pueblos enteros se venden en la Rioja. ¿Quién los quiere? Están llenos de sudor y de lágrimas inútiles. Qué fácil es decir: ¡se vende! Turruncun, Zarzosa, Poyales, Navalsaz, El Villar y Garranzos. Pueden ustedes escoger. ¿Cuál les gusta más?

«Ni un hogar sin pan ni sin lumbre», dijo Franco. Como en otros muchos pueblos en éstos no hay pan. Y en sus negras chimeneas no se ve aparecer ninguna voluta de humo blanco, del blancor de la vida. Las casas están muertas, vacías. Y en España hasta la muerte se vende. Seis pueblos muertos. ¿Muertos? No. ¡Asesinados!

¿Grave crisis en la industria del calzado?

El periódico alicantino "Información" del día 10-II-66 publica a dos páginas y con varias fotografías, una encuesta sobre la crisis de la industria del calzado en la provincia. Varias son las poblaciones que viven, como base, de la industria del calzado: Elda, Concentaina, Petrel y Elche que dan un buen porcentaje en unidades de calzado, en millones de pesetas y en brazos de obreros empleados en la industria. Siempre ha sido así y estos pueblos, como otros de la misma provincia y otra industria (por ejemplo, textil: Alcoy, Crevillente, Benilloba; papel: Alcoy, Muro, Bañeras), han salido siempre adelante de todas las crisis gracia al ingenio, capacidad y su mija de audacia en los habitantes para afrontar las situaciones difíciles. Pero a esta provincia le ha tocado sufrir el zarpo de la bestia franquista. Nunca perdonará el régimen caudillal que Alicante y toda su provincia tengan un espíritu liberal. Y esto se paga.

Decimos que "Información" publica una encuesta sobre la crisis del calzado. ¿Crisis? ¿Es que todo el mundo está saturado de zapatos o es que los niños nacen sin pies? No de otra manera comprendemos cómo una industria como es la del calzado pueda sufrir crisis. En la encuesta que venimos citando hay opiniones para todos los gustos. Por ejemplo, la del señor Belmar, industrial. El hombre ve las causas de la crisis en aquellos años de la postguerra. «Se nos llevaron el oro a Rusia y Méjico.» Lo que no dice el señor Belmar es que en esos años los fabricantes de calzado se hicieron ricos casi sin trabajar, con sólo vender al mercado negro lo que fabricaban. Otro de los presentes, Navarro Sala (economista sindical (?), quien, cuando se habló de "oligopolio" —copiamos de "Información"—, «cerró su carpeta de economista y con las estadísticas

hizo una bonita bandera con la que defendió su trinchera del asalto empresarial». La frase no puede ser más falangista, y falangista de combate. «Defendió su trinchera del asalto empresarial». Sólo que "oligopolio" se llama "Segarra", fabricante de zapatos de Vall de Uxó, falangista de la primera hora y "todopoderoso surtidor de zapatos y alpargatas al Ejército. Según malas lenguas el "oligopolio" que es Segarra, con un golpe de teléfono desde su despacho le basta para llenar su almacén de pieles y suela al precio normal. Los demás viajan, sudan, imploran y pagan lo que les piden. El economista sindical (?) tuvo que defenderse del asalto empresarial. Comprendido.

Otro de los "encuestados" se permitió decir que el mal está en que se cierran las fábricas grandes y van saliendo "fabricantes" de zapatos con dos o tres obreros solamente. Tiene esto muchos inconvenientes. A un "fabricante" con tres obreros, no le dan mercancía como al "oligopolio" Segarra. Pero este "fabricante" de tres obreros (o menos) se desentiende de todos los compromisos sociales. Paga menos el trabajo que le hacen en los domicilios particulares; no tiene reconocidos obreros en el Seguro social; como no tiene plantilla, no sabe "oficialmente" la producción realizada, ni el precio del producto está sometido a control alguno. Estafan a los obreros, estafan al comprador, estafan a la Hacienda. Tenemos las leyes más adelantadas del orbe, sobre todo las de carácter social, las de defensa del trabajador. Nadie puede cerrar una industria. Para ello se necesita llenar muchos papeles y demostrar ante Madrid, sin lugar a dudas, que su crisis es tal que nadie quiere un zapato y que a él (al fabricante que quisiera cerrar) no le quedaban ni catorce reales. De tener al-

gunos más tendría que indemnizar a los obreros con dinero contante y sonante, y si no se le embargaría lo que quedara de la industria (géneros, utensilios, maquinarias, etc., etc.).

En teoría, cerrar una industria es más difícil que birlarle la favorita a un sultán turco. Pero yo no sé cómo demonios se lo arreglan, que cierran todo aquel que se lo propone. Y claro, el problema es... claro. Se fabrica, como hemos dicho, en una semiclandestinidad. Se da el trabajo a domicilio. Se paga menos, no se tienen responsabilidades de accidentes de trabajo, ni de enfermedad, ni de vejez. Se pide por el par de zapatos hecho lo que le viene en gana, sin control de nadie. Se burla a la Hacienda... Esto no quiere decir que no se defienda al obrero. Se ha creado una muletilla que todos los patronos falangistas la saben de memoria. Esta: «El obrero tiene derecho a una vida digna, no debe carecer de nada, necesita la olla de pito, le "tele", la lavadora mecánica, pero... cobra demasiado.»

Las fabricantes que han descapitalizado la industria —en Elda, la del calzado; en Alcoy la del textil, etc.— han hecho casas de varios apartamentos en la Albufereta, en Benidorm y otros sitios de la costa alicantina y se ven en Elda mismo pisos propiedad de fabricantes zapateros que cuestan millón y medio. Verdaderas mansiones de falangistas adinerados con la estafa a la Hacienda y con las ruinas de la industria en los pueblos.

¿Más? Los sindicatos verticales no se meten en estos problemas porque quien manda es precisamente quien les hace callar. Ya es bastante que los jerifaltes o jefes locales, cobren sus emolumentos y repartan su sonrisa entre los "fabricantes" que tienen su carnet de falangista en el bolsillo. ZADIG

U.G.T.

PERPIGNAN

El domingo día 6 de febrero, después del gran mitin de la Alianza Sindical Española, celebrado por la mañana en el Cine "Le Perpignan", se celebró por la tarde un Pleno Departamental extraordinario de la U.G.T., con asistencia de gran número de Secciones, con el Orden del día siguiente: 1.º Reorganización de la estructura orgánica del Comité; 2.º Nombramiento del nuevo Comité; y 3.º Proposiciones urgentes de las Secciones.

Presidió el pleno el compañero Manuel Muñio, vicesecretario de la Comisión Ejecutiva, el cual abre la reunión a las 15 horas. Después de saludar afectuosamente a los delegados y a las Secciones por ellos representadas, concede la palabra al compañero Arcadio Martínez, secretario del Comité departamental, quien explica los motivos que han decidido al Comité a la convocación de este pleno y de la necesidad de ir a una reducción de los miembros del Comité, para darle a éste una mejor conexión en su funcionamiento y una mayor movilidad en sus actividades en defensa de los intereses de la U.G.T.

Después de un amplio debate, en el que intervinieron gran número de delegados, se aprueba la proposición del Comité, por unanimidad, y se pasa al nombramiento de nuevo Comité, para el que son elegidos los compañeros siguientes: Presidente, Salvador Ruiz; Secretario, Arcadio Martínez; Tesorero, Tomás Ros; Vocales, Baldomero Rodríguez y Juan Andrade.

Con este motivo, el compañero Manuel Muñio pronunció una amplia y documentada conferencia de información, donde trató minuciosamente los diferentes problemas de carácter nacional e internacional relacionados con el problema español. Ha sido escuchado con el máximo interés por todos los delegados y compañeros que llenaban la sala de nuestro domicilio social. Estos le hicieron al compañero Muñio varias y atinadas preguntas a las que éste contestó satisfactoriamente, dándose por terminada la reunión en medio de gran entusiasmo.

Arcadio MARTINEZ BURDEOS

Para examinar y discutir la Memoria que el Comité Ejecutivo de la U.G.T. de la Gironda presenta a su Congreso departamental, se convoca asamblea general de esta Sección para el día 17 de abril, a las diez de la mañana en punto, en su local social de Victor Hugo.

Dada la importancia de esta asamblea, se encarece a todos los compañeros la más puntual asistencia. El Comité.

P.S.O.E.

LYON

El domingo 13 de marzo celebró junta ordinaria la Agrupación de Lyon, bajo la presidencia del compañero Fernández y actuando de secretario el compañero Martínez.

Merecieron particular atención las Circulares números 7 y 8, que fueron aprobadas por unanimidad, expresándose la más completa adhesión a lo realizado por la C.E.

Fueron aprobados también otros asuntos de trámite y se reeligió al anterior Comité para el nuevo ejercicio, quedando constituido así: Presidente, Isaac Fernández; Secretario, Vicente Martínez; Vicesecretario, Eustaquio Quiroga; Tesorero, José Escobar; Contador, Vicente Ortiz; Vocales, José López y Matías Arráez. Fueron nombrados para la Comisión Revisora de Cuentas: Angel Sánchez, Clemente Verdú y Bonifacio Ríos.

BURDEOS

El próximo sábado día 16, a las nueve de la noche, esta Agrupación celebrará asamblea para examinar la Memoria presentada por el Comité departamental al Congreso que se celebrará el domingo 24 en nuestro domicilio social. En esta reunión se procederá al nombramiento de delegados a dicho Congreso.

También se dará lectura a la última Circular de nuestra Comisión Ejecutiva, por lo que se encarece la asistencia de todos los afiliados.

El Comité.

VALENCE

El pasado día 27 de febrero celebró asamblea esta Sección actuando de presidente y secretario, respectivamente, los compañeros Máximo Cañón y Miguel Pérez. Se dieron a conocer detenidamente las Circulares 7 y 8, y se aprobaron la gestión del Comité y de Tesorería, así como el Movimiento de afiliados.

El nuevo Comité elegido es el siguiente: Presidente, Manuel Fábrega; Vicepresidente, José Sordo; Secretario - Tesorero, Eduardo Calderón; Vicesecretario, Inocencio Portilla; Vocales, Mariano Martín, Miguel Pérez y Máximo Cañón.

Para la Revisora de Cuentas fueron nombrados los compañeros Jesús Moreno y Félix Celemedi.

C.

IMPRIMERIE SPECIALE

28 - 30, Rue Sainte

MARSEILLE 1^{er}

Las actividades comunistas en relación con España

Los trabajadores noruegos siguen al lado de las fuerzas españolas democráticas

Por Thorleiff ANDRESSEN, Presidente del « Norske Spaniakomiteen » y Secretario de la Unión de Sindicatos Noruegos

El " Norske Spaniakomiteen " está decididamente enfrente de las combinaciones del poder franquista. Su trabajo consiste, sobre la base de una acción puramente humanitaria, en ayudar a los refugiados, en Francia preferentemente, y en la medida de lo posible, aliviar la desgracia de las familias víctimas de la brutal represión del régimen fascista de Franco.

Ahora, la U.R.S.S. y los comunistas españoles, están haciendo un gran daño a una parte importante del pueblo español que lucha por la libertad. El interés de la U.R.S.S. por España ha sido de varios colores. Ahora parece apoyar una gran actividad a base de una nueva organización clandestina que dispone de muchos recursos económicos. El " Norske Spaniakomiteen ", cuyo trabajo de ayuda se hace a base del movimiento sindical, lamenta que los comunistas traten dentro y fuera de España de combatir y si posible destruir las organizaciones españolas socialistas, sindicales o políticas.

El P.S.O.E. y la U.G.T. tienen una larga tradición democrática. Ambos, gracias a sus esfuerzos y a la solidaridad internacional, han conseguido mantener sus organizaciones en el exilio y, clandestinamente, en España. No hay ninguna duda de que tanto el P.S.O.E. como la U.G.T. van a jugar un gran papel en el porvenir y serán una garantía democrática el día que España vuelva a ser un país libre, liberado del negro régimen franquista.

Mientras que el P.S.O.E. y la U.G.T. mantienen sus actividades a base de los modestos recursos de que disponen, vemos a los comunistas españoles trabajar sobre una base económica mucho más amplia. El otoño pasado el Partido Comunista español, dirigido desde Moscú, ha formado una nueva organización clandestina, O.S.O. — Oposición Sindical Obrera —, que ha publicado en noviembre el primer número de su periódico " El Noticiero Español ". Los comunistas españoles le han dado ese título, para imitar en lo posible a las " Noticias de España " que publican el P.S.O.E. y la U.G.T. La publicación comunista y la nueva organización también comunista tienen como objetivo la catequización de los socialistas españoles. Actividad encaminada a crear la confusión en el aparato clandestino del P.S.O.E. y de la U.G.T. en España y en los medios de Francia, Bélgica y Alemania, donde las dos organizaciones tienen fuertes Secciones.

No entra en nuestras intenciones impedir o criticar los movimientos de resistencia distintos de los que nosotros apoyamos y seguiremos apoyando mientras la situación actual dure. Pero condenamos enérgicamente la manera de trabajar de los comunistas españoles que, con la ayuda soviética, está destinada a demoler, si posible fuera, el más antiguo y democrático grupo de resistencia, representado por el P.S.O.E. y la U.G.T. La idea orientadora del trabajo del " Norske Spaniakomiteen " es precisamente la de ayudar a las fuerzas que representan la democracia verdadera dentro y fuera de España. No se resuelve el problema español reemplazando una dictadura fascista por una dictadura comunista.

Un hecho característico de la O.S.O. y de su periódico es el de tratar por todos los medios de crear un ambiente favorable a sus fines, alardeando de sus presuntos. Es cierto que los tienen, entre ellos Sánchez Montero y Justo López, del Comité Central. Pero también hay otros presos no comunistas que pertenecen a la vanguardia del movimiento obrero español, de los que el " Noticiero Español " no habla porque no tiene ningún interés en alertar la opinión mundial para obtener su liberación.

Si nuestro Comité ha estimado necesario hacer público su punto de vista es por la responsabilidad que asume en la defensa del movimiento obrero democrático español. Hay también en nuestro país alguna fuerza que está en contacto con la O.S.O. y que va a tratar de crear la confusión en el problema español y respecto de nuestras actividades. Por eso, proclamamos que nuestro Comité no coopera ni cooperará con fuerzas no democráticas. La garantía más firme, pues, de que la ayuda noruega irá a los círculos democráticos españoles, es encauzarla por nuestro Comité. Así será utilizada en beneficio de una España libre, que es lo que venimos haciendo desde los días aciagos de la guerra civil española.

LA ACADEMIA de Ciencias de Moscú prepara una Historia objetiva de la U.R.S.S. ¡Ganas de gastar el tiempo! La Historia se escribe en Rusia según el gusto del dictador de turno.

DE TODO UN POCO

LA ACADEMIA de Ciencias de Moscú prepara una Historia objetiva de la U.R.S.S. ¡Ganas de gastar el tiempo! La Historia se escribe en Rusia según el gusto del dictador de turno.

EL PAPA sigue desmantelando el tinglado de Ottaviani en su ex feudo vaticanista del Santo Oficio. Desde luego, ese nombre ya no es válido, y ahora se han hecho públicos dos nombramientos de positiva significación progresiva para intervenir en esa Congregación. Falta hacia renovar esa madriguera.

LA BANCA Central Cooperativa de Suiza ha aprobado las cuentas de su 38 ejercicio con un beneficio de 3.238.629 francos que en su mayoría ingresan en las Cooperativas que sostienen la propia Banca. Durante 1965, la cifra utilizada por la Banca Cooperativa llegó a los catorce mil millones de francos, con aumento en ese año sobre el precedente de unos novecientos millones. Por desgracia, las Cooperativas suizas no son socialistas, aunque hacen socialismo sin darse cuenta.

¡ VAYA UN lenguaje el de Fidel Castro contra China! « Nos hemos librado del imperialismo que se encuentra a 150 kilómetros de nuestras costas, y no estamos dispuestos a tolerar que otro Estado poderoso y distante 20.000 kilómetros nos venga a imponer métodos similares. » Otro gallego que tiene conchas. Si en los Estados Unidos hubiera habi-

Voces de España

Lo que no se puede silenciar

EL ACCIDENTE aéreo producido en el cielo de la provincia de Almería a consecuencia del choque de dos aviones norteamericanos, ha producido una gran expectación en toda la prensa internacional. La alarma producida por la gravedad del caso, nos ha venido gracias a la información del extranjero. Comprendo que los motivos que en parte pueden justificar la pobre y ambigua información de la prensa española, sobre el caso que nos ocupa, es debido a la censura, pero lo que resulta insoportable,

lo que supone una iniquidad, es el comentario que sobre el suceso nos hace " El Español " con fecha 12-II-1966. Transcribo textualmente lo que nos dice el autor de tal escrito, con más visos de cernicalo que de otra cosa: « En nuestras páginas existen muestras de nuestra independencia frente a la nación norteamericana, con muchas de cuyas acciones o aptitudes hemos mostrado nuestro desacuerdo. Esta misma independencia (a que demostramos cuando hemos enjuiciado los incidentes raciales, la política

indecisa sobre Cuba, la eliminación de los hermanos Diem en Vietnam), nos permite ahora proclamar que, si los aviones norteamericanos suponen, al volar sobre el mar o sobre tierra, un riesgo para terceras personas en caso de accidente, suponen, y han supuesto también, la garantía y la independencia de la libertad para la Europa que no cayó al otro lado del telón de acero. »

Quede, pues, bien claro, que los españoles debemos estar dispuestos a cualquier sacrificio en agradecimiento a la libertad que goza la Europa occidental, gracias a los aviones yanquis. Ignoro lo que podrían contestar sobre el particular los franceses, los ingleses, los italianos, etc., etc., lo que si me sé, de sobras, es lo que sobre esta cuestión opinan los españoles. Según " El Español " los aviones yanquis suponen la garantía de nuestra libertad. ¿ A qué libertad se refiere usted, señor Ruiz Ayúcar? ¿ A la de prensa? ¿ A la sindical, a la política? Comprendo, comprendo, se refiere a su libertad y a la de los que como usted, provocaron la tragedia española de 1936; pero yo entiendo que la libertad que decís debéis a los yanquis no es una libertad ganada con dignidad. Vuestro apasionado afecto hacia los yanquis parte de la derrota de la Alemania nazi en 1945. Y digo esto porque el doctor Joaquín Villalpando Quintana (sobrino del poeta Francisco Villalpando) fue fusilado en Almería el año 1940 por repartir los partes de guerra que en forma impresa distribuía el Consulado yanqui de aquella capital. Por el mismo motivo también fusilásteis a la joven Encarnita García y a dos ex guardias civiles (uno de ellos apellidado Luna) y justificásteis semejantes crímenes alegando que estaban al servicio de una potencia extranjera. Usted, por lo visto, ha perdido la memoria; de otra forma me daría pie para que piense que lo que ha perdido es la vergüenza.

Resolución sobre España CONGRESO DE LA FEDERACION INTERNACIONAL DE LOS DERECHOS DEL HOMBRE

El Congreso de la Federación Internacional de los Derechos del Hombre, reunido en París el viernes 18 de marzo de 1966, ha prestado la mayor atención al conflicto que opone actualmente a los estudiantes españoles con el Gobierno de España, al impedir este último, por procedimientos policíacos de la mayor dureza y violencia que los estudiantes se reúnan pacíficamente, como han tratado de hacerlo para intentar constituir un sindicato de estudiantes libres, distinto del Sindicato Universitario (S.E.U.) oficial, único y obligatorio.

El Congreso estima que la aspiración de los estudiantes españoles es legítima y que su derecho a realizarla está inserto en el contexto general de la Declaración Universal de los Derechos del Hombre y especialmente en sus artículos 20 y 23, el primero al declarar que « toda persona tiene derecho a la libertad de reunión y asociación », que « nadie podrá ser obligado a pertenecer a una asociación », y el segundo al declarar de manera formal que « toda persona tiene derecho a fundar sindicatos para la defensa de sus intereses ».

El Congreso denuncia públicamente y con la mayor energía esta nueva y flagrante violación de los Derechos del Hombre por parte del Gobierno español. Confirma a los valientes estudiantes españoles su simpatía y su solidaridad en la lucha que llevan para alcanzar su legítimo propósito y decide asimismo someter diligentemente esta violación a la Comisión de los Derechos del Hombre de las Naciones Unidas, de las cuales España es uno de sus miembros.

París, 18 de marzo de 1966.

do sentido común... Pero eso es pedir peras al olmo.

LA LOTERIA Nacional era una plaga, contra la cual estaba lo mejor de España. Era una plaga y una estafa. Ahora sigue la Lotería, pero además han surgido las Quinielas, doble plaga y vicio doble. La cuestión es mirar al cielo en busca del maná, del milagro, no fiando la redención en el esfuerzo propio, sino en el juego, en el azar y el vicio.

« LA U.R.S.S. posee un arma de una potencia inaudita », informa el mariscal Zakharov, jefe del Estado Mayor soviético. ¡ Y éstos son los que reuñan Congresos internacionales de INTELLECTUALES contra los Estados Unidos porque disponían de la bomba atómica! La juventud de mi época se jugaba la vida contra el militarismo y emigraba para huir del servicio de las armas. Eso era Socialismo de pura ley. Lo de ahora...

UN GRUPO de intelectuales franceses ha firmado una protesta contra la represión que sufren los comunistas en Indonesia. Yo pongo mi firma el pie. Pero la pongo también contra todas las OTRAS represiones. ¿ Es lícito asesinar a mansalva a quienes, en Berlín, desean irse de una zona a la otra? ¿ Qué pasó en Hungría, donde todavía hay presos a consecuencia de la represión ordenada por Kruschef, ametrallando a los obreros con tanques moscovitas? »

HAY, al parecer, un antiguo minero inglés, llamado San Watson, que ha estado en Madrid visitando y quizá elogiando a los sindicatos de Falange. No sabemos si este Watson es un laborista auténtico o disfrazado. Es lo mismo. Detrás de él no hay nada ni nadie. Y lo han echado Madrid quienes le han sabido de comer.

EN ESPAÑA hay trece clases de café. ¿ Será buena alguna? No estamos seguros

SUKARNO ha recibido como regalo un brillante valorado en un millón de florines. Y en la India se mueren de hambre los niños a millares. Ustedes ya se dan cuenta de lo que yo quiero decir al dar estas dos noticias.

EN MADRID van a instalarse microbuses, a cinco pesetas tarifa máxima, concediendo el servicio durante nueve años a una empresa explotadora. Pero en Madrid existe un organismo de transportes municipalizado. ¿ Por qué se van a iniciar de nuevo servicios de este género bajo dirección capitalista? ¿ No basta con el Metro, que debería ser municipal? La República lo debió haber hecho, y después nadie se hubiese atrevido a rectificar decisión tan acertada. Yo conozco a quien lo pidió en su día.

Francisco de HENARES

Me causa estupor constatar hasta dónde llega el deprivación humana cuando el hombre se manifiesta al través de un espíritu cobarde. No se puede aducir que el hecho de manifestarse así es una habilidad política. La habilidad suple muchas veces a la fuerza y proporciona incluso más frutos, pero la habilidad no está reñida con el decoro y la dignidad. Usted sabe muy bien que en aquellos tiempos, mientras la España fascista se declaraba cobeligerante en favor de la Alemania de Hitler, los hombres que defendíamos la causa de Norteamérica y de sus aliados, éramos perseguidos y encarcelados como vulgares forajidos y que mientras tanto nuestros compañeros residentes en el exilio luchaban y morían en todos los frentes aliados. Mis palabras pueden confirmarse a través de las trescientas tumbas existentes en Narvik (Noruega). Pueden comprobarse en los miles de españoles enterrados en los arenales de Libia, pueden confirmarse muy bien recordando el número de españoles que murieron en forma heroica en las montañas y en las ciudades de Francia... Recupere su memoria, señor Ruiz Ayúcar, afronte la realidad tal y como es y no intente desvirtuar una Historia que por ser tan reciente aún sangra.

RAMOS DE HARO

BELFORT

El día 16 de enero se reunió esta Sección en la Casa del Pueblo de Belfort para celebrar asamblea.

Se examinó el Orden del día y se nombró nuevo Comité, que queda compuesto como sigue: Presidente, Antonio Poveda; Vicepresidente, Antonio Martínez; Secretario-Tesorero, Santos González. Este último es nuestro delegado de enlace con la S.F.I.O.

El Secretario.

ABONNEMENTS et REABONNEMENTS au nom de: Roger SOUTHON 12, Cité Malesherbes. Paris-9 C. C. P. 18 585 08 - Paris

AVIVA el mundo

China, la presencia ausente del Congreso de Moscú

SOCRATES aconsejaba el empezar por conocerse a sí mismo, lo que es tan difícil como indispensable. En materia política es sin duda necesario y prudente conocer bien a sus enemigos. Este maquiavelismo elemental ha sido recientemente descubierto por el Senado de Washington. Bajo el Capitolio, se han escuchado con interés los consejos autorizados de varios especialistas en las cuestiones de China, o chinos. Pekín proyecta una gran sombra sobre el mundo y, antes de hablar del Congreso del partido bolchevique, parece indicado volver al problema que domina los debates de Moscú: la China. Ausente presente, como José Antonio.

Hemos consagrado aquí una página especial a tan grave cuestión, gota de agua en el inmenso Río Amarillo. Como conclusión principal llegamos a la primaria, y más fértil en consecuencias de lo que parece, de que es imposible ignorar un país tan grande y muy pernicioso encerrarlo en sus propias murallas. El cordón sanitario soviético, que siguió la intervención internacional contra la Revolución de 1917, fue elemento determinante en la consolidación del monolitismo político de Stalin. En el caso particular de la China, su historia prueba que el que fue Celeste Imperio se acomoda muy bien a largos cortes de comunicaciones con todo el resto del planeta. Para que abrieran sus puertas al Occidente, nuestra civilización mercantil tuvo que imponerle a cañonazo limpio, una y otra vez, hace poco más de un siglo.

Sin aguardar el ejemplo de los senadores U.S.A., continuando una vieja curiosidad por una civilización tan lejana, hemos seguido leyendo libros sobre China, tan abundantes estos últimos tiempos que una simple lista llenaría todo mi espacio semanal. Como curioso y poco fácil de encontrar citaré el "Sonrie China", de Rafael Alberti y María Teresa León, donde podemos leer "De Hangchow a Mukden":

«Grises las aldeas,
pálido el adobe,
pálidos los campos
del norte.

Las montañas grises,
grises los pastores
y grises los cielos
del norte.

Largas tierras para
las buenas labores.
Grandes las cosechas
del norte.

Recuerdo de Castilla,
sus azules montes,
sus ricos sembrados...
y sus hombres pobres.»

★ Más sombras chinas

ROBERT Guillain, en el libro citado arriba, ha comprobado que si los chinos han conocido una grave escasez, han llegado a cubrir sus necesidades alimenticias.

«Tengo el sentimiento de que el régimen no violenta tanto a los chinos o que, por lo menos, no los empuja de la misma manera. Se diría que ha entrado en las costumbres, como si los conquistados, los acostumbrados, los resignados, formaran ahora ya la inmensa mayoría.»

«El Partido está siempre presente por sus agentes. En la antigua China ningún árbol, ningún bosque, llegaba a crecer, ya que desde que un tronco empezaba a apuntar, el chino lo destruía.» «Hay la increíble pobreza del parque automóvil.» «La importancia de los transportes a pedal.»

En 1960: «1.390 especialistas retirados por Moscú, 250 empresas víctimas de su ausencia, 343 contratos dejados en el aire, 257 proyectos de cooperación anulados.»

La China antigua, sucia, miserable, pintoresca, subsiste naturalmente. «Dejo la larga calleja, marcho en zigzag por algunos callejones y, no muy lejos, desemboco sobre una avenida, fuera de la vieja China, y vuelvo a la China de los trolebuses.»

★ Shangai

ROBERT Guillain conoce largamente China: «He visto las bombas japonesas caer sobre Shangai, sobre las partes chinas de Shangai... Allí estaba cuando un patriota lanzó una bomba sobre el desfile de la victoria de las tropas japonesas, mientras que otro chino se tiraba desde lo alto de un inmueble gritando: "¡Viva China!" Durante mucho tiempo, los campos que rodean la ciudad estuvieron infestados de cadáveres de soldados de Chan-Kai-Chek que los perros acababan de devorar.»

Después de su reciente viaje, escribe: «Me hace falta remontar hasta 1937 para encontrar en

mi recuerdo una ciudad de Shangai que fuera más hermosa que la ciudad de hoy.»

★ Las comunas populares

DESPUES de un primer fracaso gigantesco, las comunas populares continúan, lejos de la primera ambición, pero eficaces en otro sentido más modesto: «Han contribuido mucho al desarrollo de lo que M. René Dumont llama "la pequeña hidráulica". Dumont estima que el esfuerzo hecho por los campesinos chinos para la irrigación de sus tierras es, de muy lejos, el mayor que haya sido hecho por ningún país en el curso de la Historia. La Comuna introduce en el campo un fermento de cambio continuo. No deja nunca al campesino en paz, cuando se trata de sacudir su rutina y de imponerle nuevos métodos.»

Pero la maquinaria agrícola es rara, los abonos químicos mucho más proyecto que realidad. El esfuerzo humano sigue siendo el motor número uno de la China de Mao.

★ El Congreso de Moscú

DE LA PRIMERA correspondencia de "Le Monde" sobre el XXII Congreso del Partido Comunista de la U.R.S.S.:

«A decir verdad, no se percibe aquí ninguna atmósfera de crisis ni de tensión. Pero, al mismo tiempo, no es sensible tampoco en la población un interés extraordinario, ni preocupaciones excesivas, ni un sentido de participación en el acontecimiento. Es un hecho que millones de soviéticos mejor alojados, mejor vestidos, mejor servidos que nunca lo hayan estado, disponiendo de un poder de compra en progreso, que no encuentran todavía las mercancías deseadas en la cantidad y con la calidad deseables, se preocupan sobre todo por la mejora de su nivel de vida. El apetito por los bienes de consumo se ha agudizado y hay que darle satisfacción. El equipo dirigente parece convencido de esta necesidad.»

Es un libro que ha quedado tan "fuera de la línea" que nos tememos no tenga otra edición que la de 1958 en Buenos Aires. En Francia, los más recientes son el de Jules Roy, que grita su decepción, y el tan ponderado, cuya lectura es un buen consejo para todo hombre preocupado de su buena información política, de Robert Guillain, colaborador de "Le Monde", publicado por las "Editions du Seuil" a fines del año pasado: "Dans trente ans, la Chine". Dentro de treinta años, es decir, el problema número uno de la próxima generación, seguramente la China.

En las notas que acompañan este comentario daremos otras notas de lectura. Resumiremos aquí lo esencial. Es de mal consejo hacerse una imagen fácil y despectiva de lo que no podemos admitir. El negarlo simplemente, es como la leyenda del avefruz.

El esperar que el régimen anda renqueando, y que la afirmación de que Mao sigue en buena salud es una prueba complementaria. Que la oposición entre el partido comunista y los militares poco entusiastas en dejarse llevar a una guerra atómica va a destruir toda amenaza. Creemos que la imagen más auténtica y real es la que nos presenta este libro serio, escrito por alguien que conoce el país desde hace largos años.

La conclusión en pocos renglones es que si la libertad va mal, si hay una amenaza de guerra para el mundo, el régimen goza de buena salud. Algunas plagas seculares de la China han sido vencidas: la corrupción, el desorden, la enfermedad, el opio, la prostitución, incluso las moscas.

Conquistas importantes han sido aseguradas: la unidad del país, la educación al alcance de todos, una moralidad pública oficialmente consagrada, la higiene impuesta, pero real; el paisaje cambiado por millones de árboles plantados.

La conclusión del libro merece, por su autoridad, cerrar este comentario: «El régimen ha conseguido decididamente triunfar en la empresa que ha consistido en convertir a su manera centenares de millones de espíritus, en fabricar secciones millones de obediencias... La voluntad de laminar el individuo bajo los rodillos del marxismo maoista es tanto mayor cuanto que en su conjunto es un éxito. Pero de este éxito dejó a los chinos el cuidado de defender el mérito y las ventajas.»

A. B.

«Los más preocupados siguen siendo los intelectuales que se plantean la cuestión fundamental: ¿Se va a ir adelante por el camino de una mayor democracia y hacia la liberalización, en el sentido del XX Congreso, o se va a volver hacia atrás, rehabilitar si no a Stalin tal vez a sus métodos para satisfacer a los nostálgicos de un poder fuerte?»

★ La prisión es la más insoportable contestación

17 ESCRITORES y artistas franceses se han dirigido a la "Pravda" para protestar contra la condena de Sinlávski y Daniel. Dicen entre otras cosas:

«Un escritor que expresa su desconcierto o su revuelta plantea sin duda un serio problema a la sociedad que le rodea. Pero, de todas las contestaciones posibles, la prisión es la más chocante para el espíritu, la más insoportable para el corazón y, en este caso preciso, la más insultante para la idea que tantos y tantos hombres se hacen del socialismo.»

Firman entre otros Jean-Louis Barrault, Jacques Brel, Danièle Delorme, Armand Lanoux, Yves Montand, Anne Philippe, Jacques Prévert, Simone Signoret, Vercoors...

★ «Con una implacable brutalidad...»

EL 27 DE MARZO de 1941, Winston Churchill declaraba en un discurso radiado:

«Tengo una buena noticia para el país. La nación yugoslava ha recobrado su alma. Se anuncia de Belgrado que los ministros que ayer aún habían renegado del honor y la libertad de su país Whan sido detenidos.» El golpe antinazi, que acaba de ser celebrado en Belgrado veinticinco años después, fue seguido del furor de Hitler que tuvo que aplazar durante seis semanas sus proyectos de ataque contra la Unión Soviética.

En el consejo de guerra celebrado el mismo día dio orden a la "Wehrmacht" de destruir Yu-

ESPIGANDO LA PRENSA

El señor Muñoz-Campos es colaborador del periódico madrileño "Ya" y, como tal, escribe sobre cuestiones sindicales. Escribió un artículo sobre organización sindical, allá por el mes de noviembre del año pasado y dice que le ha valido varias contestaciones y ahora, en el mismo periódico, de fecha 1-III-66, se ve obligado a responder, replicando siquiera, afirma, porque las contestaciones recibidas son correctas aunque discrepantes.

No hemos podido leer aquel artículo y nos tenemos que conformar con lo que ahora nos dice contestando a los objetantes del primero. ¿Y qué nos dice? Oigámonle: «La representación sindical en los órganos públicos de transcendencia nacional, provincial o local no actúa en base de criterios institucionales, por la sencilla razón de que no existen. Tales no son el de quienes mandan. La autonomía patrimonial de los organismos sindicales en general no es tal. La capacidad para presupuestar y disponer de los fondos sindicales está residiendo en el mundo político. ¡Hasta el Congreso sindical, en esto como en todas sus demás funciones, no toma acuerdos vinculantes! Es un órgano representativo y deliberante: sólo puede informar.»

Después de dicho esto, este Muñoz-Campos nos asegura que esta organización sindical, salida del mollo de los Solís, Romero y otros etc., «cuajada de verdad, puede servir de valiosísima aportación a la evolución y mejora del sindicalismo mundial». Comprendemos aquellas contestaciones que recibió al publicar su artículo sobre organización sindical. Debí ser una verdadera tomadura de pelo. Nosotros no nos permitimos tales desahogos. Más respetuosos con el señor Muñoz-Campos, le decimos y aconsejamos que cuando quiera escribir sobre organización sindical le pregunte antes a Solís qué es eso. ¿Ese sí que sabe de esas cosas! En todo caso ¿por qué no le hace una visita a aquel ministro de Trabajo que respondía al nombre de Girón? Tampoco era manco éste con eso de las cuestiones sindicales. En fin, que entre los dos bien podrían informarle sobre cuestiones sindicales. Claro que a lo mejor no le permiten en "Ya" publicar los rebuznos de estos dos "camaradas".

La organización sindical española, es algo que ha merecido la atención de muchos especialistas en cuestiones sindicales. No es de hoy la meritoria labor realizada en cuanto a la gestión laboral. Recordemos que un ministro, el señor Girón, pertenecía a esa sindical y de allí pasó a ocupar el Ministerio que debía cumplir aquella misión de educación profesional y cuya realización plástica fueron las Universidades Laborales que tanto "rendimiento" han dado. También es resultado de la marcha ascendente de esa organización sindical los contratos colectivos, que venían así a terminar con los abusos de ciertos "productores" sindicados.

Es por esto que no comprendemos bien lo de que ahora, des-

gostavia «militarmente y en tanto que entidad». «Ninguna gestión diplomática será emprendida, ningún ultimátum será tampoco dirigido. El ataque será desencadenado en cuanto la concentración de los medios técnicos y de las tropas necesarias estén preparados. Es indispensable que el ataque sea conducido con una implacable brutalidad.»

La operación "Castigo" empezó el 6 de abril. Durante tres días y tres noches Belgrado, que había sido declarada ciudad abierta, fue destruida por varios cientos de bombarderos alemanes en un rodeo infernal. 17.000 muertos... Y no serían más que la centésima parte del número total de las víctimas que el pueblo yugoslavo sufrió durante la guerra contra el nazismo.

pués de tantos años de sindicalismo vertical, azul y falangista —nos enteramos por la prensa del Movimiento y la otra—, que en España se trabajan horas extraordinarias y hay pluriempleo. De lo primero nos informa "El Europeo", de Madrid, del día 28-I-66. Dice este periódico: «En los últimos diez años, la inclinación de las empresas y los trabajadores por las horas extraordinarias ha llegado a alcanzar límites insospechados. Podrían citarse casos concretos de peones, obreros especializados, técnicos, empleados y funcionarios cuya liquidación de "hora extra" sobrepasa ampliamente y en algunos casos dobla la cifra de su salario real. (...) Es posible que a los trabajadores les interese económicamente esta situación, pero no deja de ser una injusticia imperdonable por parte de las empresas: primero, agotan a un hombre antes de tiempo; segundo, están escamoteando un puesto de trabajo que debería estar ocupado por otro hombre.»

De lo segundo, del pluriempleo, nos cuenta "La Nueva España", de Oviedo, del 27-I-66: «El problema del pluriempleo está en la calle. Hay un factor condicionante representado por la aparente ignorancia de las empresas ante los hechos. (...) La manifestación externa del problema está en los ingresos insuficientes percibidos por los trabajadores (...) y en la concepción estrecha y anticuada de muchas empresas, que quieren desconocer las modernas orientaciones del Derecho del trabajo, etc., etc.» Y con todo esto no hay un sindicato que proteste, ni un gobernador que meta en la cárcel a esos "productores" sindicados, ni un ministro "camarada" que haga respetar las leyes, ni un Gobierno que se interese por las cuestiones sociales, ni un Estado que tenga vergüenza. No, no nos enfademos ¿No vinieron a engrandecerlo todo estos patriotas que se sublevaron en 1936? Pues todo ha de ser engrandecido; bien está que las jornadas sean más grandes y la desvergüenza más grande y los beneficios más grandes y... en fin, no cabe grandeza más grande que los grandes de España. Son... más que Marcial.

J. de RAVALET

EL CREDITO DE MIL MILLONES DE DOLARES A IBERO-AMERICA

¿A QUIEN BENEFICIA?

Mientras el marqués de Deleitoso pide a los extranjeros en Nueva York y en París que inviertan capitales en España y mientras los ministros franquistas hacen el papel de pediguños por donde quiera que van, el Gobierno español concede a Iberoamérica un crédito de mil millones de dólares a utilizar durante diez años y a cien millones por año.

El hecho de que esos cien millones de dólares por año han de ser gastados en España, ha despertado muchos apetitos. Al parecer, fabricantes de productos farmacéuticos, químicos, textiles y ópticos se sienten voraces.

Sin embargo, el propósito aparente del Gobierno español consiste en promover el desarrollo económico de Iberoamérica. No está muy claro que se pueda producir ese desarrollo a base de vender a los iberoamericanos productos farmacéuticos, textiles y químicos.

Por consiguiente, este despertar de la voracidad de algunos industriales españoles huele a cuerno quemado.

Si se tienen en cuenta las vinculaciones de muchos ministros franquistas con la Banca y la industria españolas, se siente un inclinación a quitar todo aspecto altruista al crédito que España concede a Iberoamérica. Sería lamentable que una medida que puede ser buena no esconda otra finalidad que la de engordar las ventas de algunas industrias y los beneficios de aquellas empresas que son amigas de los ministros o de los amigos de los cruzados ministeriales. S. I. S.

NOTAS

Comentario sin importancia

SANTIAGO Carrillo ha escrito y publicado un pequeño libro que trata sobre el porvenir de España. Santiago Carrillo es secretario general del Partido Comunista español, pero parece que esta circunstancia no le impide para obligarle a expresarse como tal secretario en dicho libro, ya que las opiniones allí expuestas, siempre lo son en primera persona del singular. ¿Habla Carrillo como tal, o es la voz del Partido Comunista quien se expresa por boca de su secretario? Ya sabemos que no es casual esta actitud de los representantes del comunismo. Ya sabemos que no es casual esta actitud de los representantes del comunismo. No nos viene de nuevo esta duplicidad. Sin embargo, bueno hubiera sido, dado el asunto que trata, publicar una nota aclaratoria preliminar donde se consignara ese pequeño detalle, es decir, si lo dicho en ese librito emana de la mente calenturienta de Carrillo, o es la serena conclusión a que ha llegado el Partido Comunista después de un largo y minucioso estudio del problema español. Tal vez esta aclaración, que hoy pedimos, fuera de gran importancia en el porvenir. Aceptemos, no obstante, hoy —dada la configuración orgánica de dicho partido— que lo dicho por Carrillo es lo que "piensa" el Partido Comunista y lo que tiene acordado sobre el particular.

Así, pues, Carrillo —o el Partido Comunista— trata de hacer un análisis de la situación de España y un planteamiento y también de dar una solución al problema político-económico-social, después de la caída del franquismo. De ahí el título de ese librito "Después de Franco, ¿qué?"

Pasemos por alto esa degeneración del gusto al escribir en lengua española con las letras al revés y si "Después de Franco, ¿qué?" es lo que se pregunta Carrillo o el Partido Comunista.

Hemos leído con detenimiento el tal librito y al doblar la última página se nos ha venido el título a la mente como cosa que pide respuesta clara, concreta, segura y firme. Tentados hemos estado de contestar sin vacilación: hombre, después de Franco, el comunismo. Su lectura no deja espacio para más. Pero, no; parece que de momento, Carrillo —o su partido— no quieren el comunismo. Más bien se inclinan por eso que muchos vienen llamando diálogo. Sí, diálogo. Dialogar, dicen, es una manera de que la gente se entienda. Claro, siempre que en el diálogo no se lleve la contraria. Por ejemplo, Santiago Carrillo afirma en la página 61 de ese librito que «... la actitud de los grupos emigrados de la Alianza Sindical intentan adjudicarse cualquier movimiento que se realiza en nuestro país para cotizarlo ante las organizaciones internacionales con las que están ligados». Si se le dice que es tendencioso y que eso que ha dicho es inmoral, ya la tenemos armada y se nos va a decir que no entendemos eso del diálogo y que somos, por añadidura, unos tales y unos cuales.

LA SUBJETIVIDAD Y LA SUBJETIVIDAD

Nosotros, sin ganas de diálogo, hemos observado —es la primera observación— la flojedad con que el Partido Comunista —o Carrillo— se enfrenta con el tremendo problema español. El análisis que Carrillo —o su partido— hace de ese problema, demuestra lo alejados que están —y que seguramente han estado siempre— de la realidad española. Bien es verdad que la forma en que está redactado ese librito, forma genuina del Partido Comunista, lo mismo va para el caso de Argelia, pongamos por ejemplo, que para Cuba; lo mismo para los zulúes que para los tiroleses. Esa primera parte en la que Carrillo se enfrasca con la objetividad ("slogan" puesto en boca ahora por los partidos comunistas), y que para sacárselo de las manos tiene que recurrir a citas y notas de Lenin. Lenin tenía razón, ya lo dijo Lenin, Lenin demuestra lo que decimos. Están fuera de la órbita española. La obsesión de "la lucha de masas" que dice y repite sin ton ni son y que emplean los comunistas en los países subdesarrollados para excitar a la rebelión a los pue-

blos que ayer eran esclavos, la emplean también en España y confiesa Carrillo que no sólo muchos demócratas, sino también muchos comunistas, han sido víctimas de ese subjetivismo de los años pasados.

Con todo, nos enteramos que está el Partido Comunista circunscrito a la altura de las circunstancias españolas siempre y que sólo el Partido Comunista "no ha fracasado todavía". Esta última frase no la dijo Lenin, que ya hace años murió. Esta frase la recoge Carrillo de un documento publicado por la Secretaría del "Movimiento Nacional". En fin, que para justificar unos momentos de euforia —que Carrillo dice subjetivismo— lo mismo da citar a Lenin que al director del periódico madrileño "Pueblo", pongamos por caso, ya que éste, junto con el director de "El Español", son los que más aseguran la vitalidad de los comunistas en España. Nosotros también sabemos que esa euforia, trabajada y dosificada en las oficinas del Partido Comunista, sólo sirve para explicar el "subjetivismo" tal como lo entiende Carrillo. Es decir, que el subjetivismo es pernicioso según los casos y los momentos.

Y discurremos así se llega a razonar ese galimatias que ha sido siempre la constante del Partido Comunista: es buena una cosa y tiene su actualización si se hace con el Partido Comunista; no es buena y carece de sentido si se hace sin el Partido Comunista. Y así viene justo el razonamiento al tratar en el librito la conveniencia o no de mantener las instituciones de la República en el exilio. Naturalmente, Rusia desde el primer momento dijo... que bueno. Pero los comunistas españoles han tardado veintiséis años en reparar en esa conveniencia. Pero ahora Carrillo —o su partido— dice que ya está bien de fantasmas republicanos en el exilio. Se nos ocurre lo siguiente: Si Dolores Ibárruri, en tanto que vicepresidente de las Cortes republicanas, hubiera tenido que aceptar el cargo que por la misma razón ocupa Jiménez de Asúa, ¿hubiera renunciado a él? Nos inclinamos a pensar que a estas horas el Partido Comunista hubiera levantado banderina por las instituciones republicanas en el exilio. He ahí un ejemplo de "sub-

jetivismo" aplicado al tiempo y lugar... convenientes.

DEMAGOGIA COMUNISTA

Otra observación hemos hecho —sin ganas de diálogo, ya lo hemos dicho— es la demagogia de Carrillo —o de su partido— que ahora emplea. En la página 67 del librito que comentamos se lee: «... las condiciones maduran precisamente en la lucha por con-

Por Eliseo Iborra

ner fin al régimen actual, para colocar en el centro de nuestra acción entre los obreros agrícolas y los campesinos el lema de "la tierra para quien la trabaja".

¿Desde cuándo un comunista responsable pide a gritos la tierra para el que la trabaja? ¿Es esta la línea política que piensa emplear en España el comunismo? Y si es así, ¿por qué sólo la tierra? También deben de ser para quienes las trabajan las minas, las fábricas, los transportes terrestres, marítimos y aéreos, los Bancos... Demagogia llaman a esto en todas partes, pero sí lo dice el Partido Comunista... ¡En buen galimatias nos quieren meter Carrillo y su partido! Y todo por no estudiar, no sólo lo que los grandes maestros del Socialismo han dicho sobre el particular, sino lo particular respecto a España y ahora.

Así va discurrendo Carrillo por las páginas del librito que pretende ser, y que seguramente es, la posición adoptada por el Partido Comunista respecto a la solución del grave, tremendo y difícil problema español después de Franco.

EL CUENTO DE LA LECHERA

Y con este bagaje demagógico se va haciendo las cuentas Carrillo. Las cuentas y el cuento. Las cuentas son las de aquella gentil e inocente lechera; el cuento es el de la buena pipa. Nosotros diríamos mejor, del buen prestidigitador. Nada en una mano, nada en la otra y de pronto, ¡plaf!, el Partido Comunista surge inmenso, potente, glorioso

«... representando una fuerza (tan) considerable (como) en España». ¿Exageramos? No. Veamos lo que nos dice Carrillo.

No copiaremos lo que respecto a las "derechas", dice. Señalemos tan sólo que les da un carácter desorganizado y poco apto para intervenir decididamente en política. Al decir de Carrillo, poca cosa esto de las "derechas": Nobleza, Ejército, Iglesia, terratenientes, financieros de toda clase, "Opus Dei", Falange, carlismo... total, poca cosa.

La organización cenetista, ha desaparecido en el interior y sólo por aquí revolotea un grupito de nostálgicos.

De los partidos tradicionales, dice Carrillo, los republicanos han desaparecido prácticamente. ¿Y el Partido Socialista? Ah, de esto, de lo que dice de nuestro Partido, no queremos dejar de consignar ni una coma. Ahí va.

«A su vez, el Partido Socialista sufre una crisis grave que se prolonga años y años y cuya solución es aún incierta. El grueso de su actividad política como tal Partido, se desenvuelve en la emigración y en las esferas del movimiento socialdemócrata internacional. En el interior del país han conseguido reagrupar algunas fuerzas (¿quién lo diría?) en Vizcaya y Asturias; pero en otras provincias, un reducido número de veteranos se hacen la ilusión de conservar la "llama sagrada" acudiendo regularmente a ciertas peñas de café, en las que cualquiera sabe poder encontrar a los socialistas, que de vez en cuando reciben y comentan algún número del órgano de su Partido o escriben en Toulouse que sigue manteniendo una línea anticomunista e imaginando el futuro como un retorno al pasado. Es decir, como la restauración del P.S.O.E. en las posiciones que tenía en 1930, sin querer tomar conciencia de los cambios y sin ánimos para idear una política nueva ligada a las realidades actuales.»

En algunos Centros han surgido nuevos hombres —abogados, profesores, universitarios en su mayor parte— que se declaran socialistas y que tienen contactos y relaciones entre sí, y en algunos casos, pasando por encima de Toulouse, con personalidades y organizaciones socialistas del extranjero. Parece que estos grupos, más algunos veteranos cansados de "esperar su hora" y desilusionados de la política de la Comisión Ejecutiva, tienden, no sin vacilaciones y reticencias, a agruparse en torno al profesor Tierno Galván, que ha afirmado en un período reciente, sus

convicciones socialistas. Sin embargo, el profesor Tierno Galván, tropieza en su actividad con el recelo de esos militantes tradicionales de su reciente pasado de dirigente de Unión Española. Y, sobre todo, con el bloqueo que le hace la Comisión Ejecutiva de Toulouse, alarmada por los orígenes del profesor y, quizá más, por la eventualidad de que, en torno a éste, llegue a cuajar una dirección del interior rival de la emigrada y llamada a reemplazarla.»

«En el terreno intelectual y universitario estos nuevos socialistas desenvuelven una actividad. En cambio, entre el movimiento obrero los socialistas como tal Partido realizan escasa labor; en muchos sitios son desconocidos. Allí donde aparecen lo hacen generalmente tras la sigla Alianza Sindical que designa el acuerdo realizado en la emigración entre los dirigentes socialistas de Toulouse y las organizaciones cenetistas del exilio. Pero dada la debilidad de los socialistas en el nuevo movimiento en el interior, el papel efectivo de la Alianza Sindical (...) no corresponde al esfuerzo de cierta prensa occidental por popularizarla y levantar su prestigio, ni a las inyecciones económicas que le vienen de la C.I.O.S.L.»

«En realidad, el panorama que presenta el P.S.O.E. no es para entusiasmar. Vale decir que su situación no ha cambiado en los últimos años. Esto es la más sorprendente si se tiene en cuenta el crecimiento del movimiento de masas, obrero y democrático, sobre todo a partir de 1962. ¿Cómo se explica que el P.S.O.E. no haya extraído de él en mayor medida nuevas energías y no se haya dinamizado en consecuencia? La causa principal habrá que buscarla, como siempre, en la política de la dirección instalada en Toulouse, que sigue manteniendo una línea anticomunista e imaginando el futuro como un retorno al pasado. Es decir, como la restauración del P.S.O.E. en las posiciones que tenía en 1930, sin querer tomar conciencia de los cambios y sin ánimos para idear una política nueva ligada a las realidades actuales.»

TERMINEMOS

Basta de copiar. Los consejos que nos da para que seamos buenos chicos, y así se nos darán pasteles y dulces, no nos interesan. Era necesario copiar todo esto para que lo sepan todos los afiliados al Partido Socialista Obrero Español. Pensamos que la mayoría de nuestros compañeros no leerán el librito de marras, pero sí deben saber qué es lo que de ellos dice este "genio" del comunismo que es Carrillo. Está "enteraño", que dicen por allá.

Ya lo saben los socialistas. Son pocos y mal avenidos. Ignorantes de lo que en nuestra patria sucede. En algunas partes se nos ignora. En cambio (copiamos del librito): «El Partido Comunista es hoy potencialmente, y mañana lo será en la práctica, el partido mayoritario entre esas fuerzas.»

Se ve muy bien que no exageramos al hablar de las cuentas de la gentil lechera, y del cuento del prestidigitador. De todas formas a nosotros, ¡plim! Somos tan poquita cosa...

Lo malo —lo malo para los camaradas internacionales de Carrillo— es que en las altas esferas del comunismo internacional se crean lo que Carrillo les dice, pues el librito parece que está más bien dirigido a ellos que a los españoles. Sentirse satisfecho de las lucubraciones "subjetivistas" de los restos visibles del Partido Comunista español, va es poca cosa. Satisfecho se siente el Partido Comunista francés que presenta a Carrillo y al librito de marras como la promesa formal de lo único que queda en España. Ni republicanos, ni socialistas, ni cenetistas, ni ugetistas: sólo queda el Partido Comunista español como representando una fuerza considerable.

Si esto es así, ¿a qué esperar? ¡Ah, sí, a que caiga Franco! Después, será lo bueno para los comunistas. Ellos solos dirigirán la política española y orientarán "la lucha de masas". Si acaso, pactarán con los católicos que siguen las doctrinas del Papa Juan. Si ellos quisieran, ¿verdad que sí, Carrillo?

LES ÉVÊQUES DE FRANCE LANCENT UN PAVÉ DANS LA MARE CAPITALISTE

Les évêques de France viennent de publier des « Réflexions » sur la situation économique et la situation sociale qui constituent, selon certains, un véritable manifeste contre le capitalisme. C'est en tout cas un pavé dans la mare.

En effet, ce texte tombe à son heure, alors que la crise des chantiers navals met en lumière les faillites et les carences d'un régime économique qui, derrière le rideau des mots sur la « prospérité », est incapable d'assurer une évolution harmonieuse. Les travailleurs de Port-de-Bouc licenciés, et ceux qu'on va contraindre d'aller travailler à La Ciotat (150 kilomètres aller-retour) en savent quelque chose.

Le texte de l'épiscopat souligne que l'expansion économique, si nécessaire soit-elle, ne saurait devenir un but abstrait qui puisse faire oublier le reste. Et il énumère en termes précis ce qui constitue le revers de la médaille :

« Horaires antifamiliaux, cadences épuisantes, réductions d'emploi dues à la concentration, à la mécanisation, à l'automatisme, chômage local, reconversions obligatoires d'emploi, difficultés de reclassement dues à l'âge, déracinements, insécurité des emplois, insécurité des entreprises et exploitations marginales, fréquente dans l'agriculture, le petit commerce et l'artisanat ». Pourtant, « la croissance éco-

nomique représente un progrès humain... et constitue un véritable devoir moral. Aux yeux d'un croyant, le sous-emploi sous toutes ses formes est un scandale ».

Ceci cloue au pilori ceux pour qui la « disponibilité de la main-d'œuvre » sur le « marché du travail » constitue le nec plus ultra d'un bon régime capitaliste...

« Le chômage doit être inlassablement combattu » disent les évêques français :

« A plus forte raison ne saurait-il être entrepris pour peser sur la légitime progression des salaires et pour assurer par là une discipline des prix. D'autres moyens doivent être recherchés et mis en place pour assurer l'expansion dans la stabilité ».

Le profit, pour l'épiscopat français, ne saurait être proposé comme valeur suprême :

« ...il ne saurait constituer un critère suffisant. La croissance ne peut donc être laissée au libre jeu de mécanisme dits naturels, car seuls les besoins solvables seront satisfaits et attireront hommes et capitaux, tandis que des secteurs entiers stagneront ou s'enfonceront dans la misère ».

Au chapitre des investissements on peut lire qu'on investit trop « pour des biens et des services d'une utilité sociale douteuse, alors que les besoins primaires de tant d'hommes ne sont pas satisfaits ». Le document mention-

ne au passage les abus de la publicité, et la spéculation foncière, laquelle constitue un des pires chancres capitalistes contemporains.

Voici une dernière citation qui constitue un plaidoyer pour les principes de la planification :

« Les conséquences inhumaines d'une concurrence aveugle appuyée sur les principes du libéralisme économique, sont trop évidentes dans une situation de croissance continue. Aussi, les initiatives économiques doivent être intégrées organiquement dans un projet d'ensemble élaboré par les différents groupes intéressés et dont la définition dernière constitue la responsabilité propre des pouvoirs publics.

Rappelons, enfin, que la solidarité entre les nations dans la communauté mondiale exige une coordination progressive des projets nationaux au sein de programmes plus vastes. Ceci implique que la mise en place progressive d'une « autorité publique de compétence universelle ».

Certes, nous n'irons pas à jusqu'à prétendre qu'il s'agit là d'un document socialiste. La prise de position des évêques de France demeure dans la ligne prudente de « l'association capital-travail » cette tarte à la crème du néo-capitalisme. Mais elle se distingue par la précision des griefs, elle rompt avec une phraséologie vague. Là est son mérite.

Exitos y fracasos del Plan de Desarrollo Económico y Social

(Viene de la página 8.)

na crisis, todo anda manga por hombro.

Se producen ahora más automoviles, motos, acero, cemento, productos químicos, derivados del petróleo y máquinas diversas; pero nada de eso es comestible. Hay, sin duda, un crecimiento industrial, pero los que mueven la industria comen y para alimentarlos hay que tener una agricultura floreciente.

En buena aritmética económica, los precios de los alimentos no debieran aumentar porque aumente la demanda; pero aumentan y este fenómeno, derivado de la ley de la oferta y de la demanda, que favorece principalmente a los intermediarios, seguirá creciendo a medida que aumente la masa de salarios industriales sin que la agricultura aumente proporcionalmente la masa de productos alimenticios que satisfaga, sin tensión alguna, la demanda de alimentos. Importarlos es una solución, pero no la buena. Importarlos implica gastos en divisas y no ayuda al campo a que se racionalice, se mecanice, a que, en dos palabras, se modernice. Sobre todo, la agricultura necesita una profunda reforma en orden a la propiedad y a la dimensión de la empresa agrícola —variable, según el suelo, el clima y el grado de irrigación.

LA HIPOCRESIA SOCIAL

EN EL PLAN DE DES-

ARROLLO ECONOMICO

Si creyésemos las hipócritas ventajas que el señor López Rodó atribuye al Plan de Desarrollo Económico y Social, resultaría que los trabajadores están recibiendo incuestionables ventajas sociales de la planificación rodóista.

Aun suponiendo que de 1963 a 1964 la participación del trabajo en la distribución de la renta nacional pasara del 53 al 55 por 100, no parece tenerse en cuenta las incidencias que sobre las rentas del trabajo ejerce la inflación, ni el aumento de la presión fiscal sobre los trabajadores ni que, en cifras absolutas, también aumenten los beneficios de las empresas.

Se desliza maliciosamente la teoría, grata al capitalismo, de que la tensión de los precios se debe al incremento de las rentas del trabajo. Visto superficialmente,

parece lógico que al aumentar los medios de compra en mano de los trabajadores, aumenten los precios. Debiera ser, en parte, lo contrario, puesto que si se vende más, mayores son las ganancias sin necesidad de aumentar los precios nada más, y quizás algo menos, de todo aumento de los costos de la producción. Pero como, además, para cantar las glorias de la eficacia planística de la Cruzada, se asegura que hubo apreciables aumentos de la productividad, se justifica todavía menos el aumento del coste de la vida.

Es todavía más absurdo ese aumento cuando acontece en artículos de origen agrícola que no han experimentado incremento alguno en los precios de origen, de suerte que se explota inicua mente al consumidor sin que el productor agrícola perciba, las más de las veces, ninguna ventaja. La ventaja se queda en las manos de los intermediarios, de los grandes almacenistas, quienes sienten un cariño desmedido y nada desinteresado por la libertad de comercio y el respeto a la sacrosanta ley de la oferta y de la demanda, es decir, la ley de la selva.

Entretanto, el Instituto Nacional de Estadística asegura que más del 9 por 100 de los trabajadores cobran salarios inferiores al mínimo salarial interprofesional (60 pesetas nominales por ocho horas de trabajo) y que, según nuestros cálculos, ese salario mínimo, establecido en enero de 1963, equivale a menos de 45 pesetas de valor igual al que el Caudillo, en un alarde de paternal bondad, estableció aquel tipo de salario.

Los sindicatos verticales se quejan de que en 1965 los convenios colectivos que han sido modificados afectan sólo al 14 por 100 de los trabajadores. Es decir, el resto de los trabajadores, legalmente, tienen los salarios y primas bloqueados; pero los precios no hay poder humano ni divino bajo los auspicios de la providencial Cruzada que los bloquee.

Es lástima que al señor López Rodó no le hayan recordado que su confesión era incompleta, como eran incompletos o insuficientes para los trabajadores y para la estabilidad monetaria los pretensos éxitos del Plan de Desarrollo Económico y Social, el cual tiene tanto de social como yo tengo de obispo.

Interesante actividad del Grupo de Estudios «Julian Besteiro», de Orán

«LA MEDICINA DEL TRABAJO EN ESPAÑA», conferencia del doctor Peredo Tomé.

El Grupo de Estudios «Julian Besteiro», siguiendo un programa bien establecido, ha organizado una conferencia sobre el tema indicado a cargo del compañero doctor Peredo Tomé, el día 29 de enero, en nuestro domicilio social.

El compañero P. Pastor, que abre el acto, se limita a pronunciar unas palabras encareciendo las ventajas que significa para la clase trabajadora disponer, en diversas maneras, de una Medicina social bien estudiada y «planificada» en sus aplicaciones múltiples.

Comienza el compañero Peredo Tomé situando la Medicina española en el marco de otras ramas del saber en España, afirmando especialmente que la parquedad de recursos económicos y morales que sufre la Universidad española desde los años de nuestra guerra han tenido por consecuencia un descenso general de todas las disciplinas del saber en el área nacional, del que se ha salvado la Medicina, que incluso en el orden internacional ha mantenido el rango de primer plano que tenía, tanto en la calidad como en la cantidad de sus médicos. Y para justificarlo va citando muchos de los doctores, en diversas especialidades, bien conocidos.

Dice que con 35.000 médicos, uno por 890 habitantes, España se sitúa en los porcentajes de los países más cultos, como Inglaterra, la U.R.S.S. y los Estados Unidos. Las excelentes posibilidades de esta situación se malogran dentro de unas estructuras donde persisten los privilegios impuestos por los victoriosos de 1939. Existen ciertos «barones» del régimen que para su medro personal conservan una cantidad de abusos cuyas consecuencias son: La concentración terrible de tener Madrid 12.000 médicos y existir una mayoría de pueblos con uno sólo, mientras aldeas y pedanías no disponen de ninguno. Diferencia que está agravada por el nepotismo más escandaloso que permite la existencia de médicos con diecisiete cargos oficiales, de los cuales arriendan o subarriendan el ejercicio a otros doctores, que carecen de patente de corso. Estos y otros abusos, que señala, traen como consecuencia la importante emigración de médicos españoles a Alemania, Suiza, América y África del Norte, en número superior a 1.500, mien-

tras las zonas rurales de España carecen de la asistencia adecuada.

Esboza el medio rural, señalando las insuficiencias de higiene, de técnica medical, farmacéutica y de personal subalterno, con todos sus problemas, que la irresponsabilidad oficial o el egoísmo de unos cuantos convierte en crónicos. Examina la Medicina social en las ciudades y sus aplicaciones en el mundo del trabajo, eliminando muchas causas de esfuerzos y accidente, y de otro lado facilitando cierto nivel cultural y sanitario al obrero de la empresa moderna.

Pasa al Seguro de Enfermedad comparándolo con otros Seguros sociales del extranjero. El Instituto Nacional de Previsión, coto de privilegios falangistas de 1936 hasta nuestros días. Todo va desarrollándolo con lujo de nombres, fechas y datos que produce una sensación de realidad vivida. Una salva de aplausos agradecidos fue el premio del orador.

DIALOGO SOBRE EL PROBLEMA AGRARIO EN ESPAÑA.

El Grupo de Estudios de Orán, con el propósito de alternar las Fórmulas y los hombres, ha organizado el sábado 4 de febrero un diálogo sobre el tema anunciado, con una exposición a cargo del compañero Julio Chavarrí, presidente de nuestra U.G.T.

El compañero Chavarrí nos presenta con vivos colores un extenso cuadro del problema de los trabajadores de la tierra: Latifundios, minifundios, propietarios, arrendatarios, créditos, climas y seguros. Todo merece la atención del orador que desarrolla todas las incidencias y consecuencias de estos elementos sobre el campesino, hasta llegar a imponerle una vida de esclavitud no por conocida menos patética.

Al exponer la indiferencia de los medios oficiales frente a este problema, señala que, aunque modesta, la Reforma agraria de la República fue una promesa malograda por la victoria franquista.

Para terminar, dice, «la solución del problema agrario podría tener un comienzo en la formación de Cooperativas agrícolas de producción y consumo, protegidas por una organización de créditos y dirigidas por los propios campesinos.

Después de la exposición del compañero Chavarrí, intervinieron varios compañeros, exponiendo sus respectivos puntos de vista.

HOMENAJE A PRIETO

El sábado día 12 de febrero, se ha celebrado en nuestro local un acto de conmemoración del cuarto aniversario del fallecimiento de Indalecio Prieto.

Los compañeros Pastor y Zaragoza evocaron, en este orden, la figura y la obra del gran luchador, realizando las virtudes fundamentales de su vida. Destacaron la voluntad que tuvo para forjarse primero a sí mismo y poner después al servicio de la clase trabajadora de España su enorme capacidad de realización.

MARQUEZ

entran en ese triste y doloroso balance. Mueren en la cama porque revientan de hartura o languidecen de tedio o mueren en la carretera por exceso de velocidad o victoriosa imprudencia; pero no se caen de un andamio y se rompen los huesos, no los aplasta una grúa en medio de la tarea cotidiana ni los quema el grisú en el fondo de una mina.

Pudieramos dar la sensación con este comentario de que caemos en la fácil demagogia. Si hay demagogia en lo dicho es porque los hechos de por sí solos son terriblemente demagógicos. Ellos nos recuerdan los altos beneficios de los trabajadores.

S. I. S.



Letras de luto

En Creil, el día 31 de enero, y a los 76 años de edad, ha fallecido, de una crisis cardiaca, el compañero **Francisco Villa Ros**, que en España perteneció a la Agrupación Socialista de Callosa de Segura (Alicante) desde su fundación en el año 1922. Después de la proclamación de la República fue el primer alcalde socialista de nuestra ciudad; más tarde, en la guerra, fue presidente de la Comisión de Abastos en los primeros meses, pasando después a ocupar un puesto en el Consejo Municipal. El 19 de marzo de 1939 vino al exilio y residió en Orán, donde ocupó cargos de responsabilidad en nuestras organizaciones socialistas, hasta el año 1962 en que salió para París con su mujer y dos hijos, Paco y José María.

Su vida y su veteranía de viejo militante las puso siempre al servicio de nuestras ideas. Deja este amigo y compañero su mujer y dos hijos, afiliados a nuestras organizaciones, a los cuales desde estas columnas les mandamos nuestro más sentido pésame.

J. ZARAGOZA

El día 3 de febrero dejó de existir en Madrid, a los 64 años de edad, nuestro gran compañero **Máximo Gómez Hinojosa**, hombre entrañable y bondadoso como pocos, quien en todo momento dio vivo ejemplo de su amor hacia la causa de los trabajadores.

Perteneció a la Sociedad de Empleados Municipales de Madrid, donde llevó a cabo una gran labor societaria, como cabía esperar de un militante de su clase. También colaboró activamente en los Cooperadores del barrio de la Guindalera, destacándose en la defensa de los intereses de esta organización contra las acciones emprendidas por quienes pusieron gran empeño en hacerla fracasar.

Estuvo a cargo de la Biblioteca que se instaló en el paseo de las Delicias por el Ministerio de Educación Nacional y al terminar la guerra el juez depurador que actuó en el Ministerio de Educación Nacional, resolvió su expediente favorablemente por no encontrar indicios de responsabilidad en su contra, cuya resolución le fue notificada en la prisión que se encontraba, dándole un plazo legal para que se incorporara a su destino. Pero, ironías de la vida, el gran Máximo ha muerto sin poderse incorporar a su puesto de bibliotecario, a pesar de esa resolución del juez depurador del departamento ministerial correspondiente. Ya no necesitas que nadie se interese por ti, querido compañero. Nosotros devolveremos aquellas frases condenatorias contra la injusticia que contigo se estaba cometiendo, pronunciadas por altos personajes del tinglado político actual, que conocían perfectamente tu nobleza de sentimiento. Ya no necesitas nada de ellos.

Entre los que tuvimos la suerte de tratarle, su muerte ha dejado una honda huella de dolor. Todos le queríamos como se merecía, por su bondad nata, por su entrega generosa para la práctica del bien y por el magnífico concepto que de la humanidad tenía.

Reciban su esposa y demás familiares el testimonio de nuestro más hondo pesar.

Corresponsal.

Ha fallecido en Casablanca, víctima de rápida enfermedad, de las que no perdonan, el joven **Francisco Delgado**, hijo mayor de nuestro excelente compañero y amigo Paco Delgado. Asistieron a su entiero numerosos compañeros, entre los cuales Arsenio Gutiérrez y Martínez de Velasco, secretarios de las Secciones locales del Partido y de la U.G.T. Sabe el compañero Delgado la parte que tomamos en su inmenso dolor. Reciba, así como su esposa e hija, el profundo sentimiento ante pérdida tan irreparable.

Corresponsal.

Noticiario económico-social

IMPORTACIONES DE PETROLEO

«El Economista» (22-I-66) nos informa que las importaciones de petróleo bruto que España hizo desde 1951 han evolucionado así (sin contar Canarias):

En 1951: 85.731 toneladas métricas.

En 1953: 2.000.000 toneladas métricas (algo más)

En 1965: 13.900.000 toneladas métricas (sólo los diez primeros meses).

Para aumentar de manera vertiginosa las importaciones de petróleo bruto es porque también aumentó la capacidad de refino. Es decir, aumentó la industria petroquímica y por consiguiente, las instalaciones industriales.

Todo eso es cierto, como es cierto que las importaciones de petróleo en los diez primeros meses de 1965 costaron 240 millones de dólares y se puede estimar que las importaciones para todo el año pasarán de los 15 millones de toneladas métricas con un gas superior a los 276 millones de dólares.

Todo eso está determinado por el incremento del consumo de los productos derivados del petróleo.

El también desmedido aumento del consumo de gasolina no es

ajeno a ese desarrollo de la industria petroquímica, como no lo es el creciente consumo de aquellos productos.

Todo ello parece de perlas, pero hay que pagarlo en divisas y 276 millones de dólares para 1965 dan pie para meditar sobre si es un gasto tan elevado el que corresponde a nuestro país.

La aviación y el transporte automóvil necesarios, justificados y los productos derivados del petróleo útiles y necesarios a la economía española justifican una importación y una industria petroquímica adecuada.

El exceso no se justifica y cuesta caro al país.

S. I. S.

LOS ALTOS BENEFICIOS DEL TRABAJO

En el IV Congreso de Medicina y Seguridad del Trabajo, celebrado recientemente en Barcelona, se han registrado los siguientes accidentes en 1964:

Con incapacidad temporal:	1.500.000
» permanente:	7.000
» muerte del accidentado:	2.700
» lesiones leves:	10.000
TOTAL:	1.519.700

Se estima que sólo por jornadas perdidas a causa de accidente, es decir, por trabajo no realizado, la pérdida para la economía nacional se eleva a cuatro mil millones de pesetas.

No se dicen los muchos millones que esos accidentes han costado en indemnizaciones salariales, cuidados médicos y pensiones. Es también un daño considerable.

Pero todo eso carece de importancia ante el aspecto humano de esta calamidad. Basta pensar en esos 7.000 trabajadores que han ganado una incapacidad permanente; basta con recordar a esos 2.700 muertos para sentirse emocionados y sentirse dominado por la indignación y la cólera. No sólo por el hecho en sí, sino, sobre todo, porque muchos de esos accidentes pueden ser evitados mediante el aumento de la seguridad y la higiene en los tajos y porque a quienes les enfada oír a los trabajadores pedir aumentos salariales, dignificación y seguridad del trabajo olvidan el tragico balance que todos los años se registra en pérdidas y mutilaciones humanas.

Quienes se irritan cuando los trabajadores reclaman mayores beneficios, mejor trato y acrecentamiento de la policía laboral no

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en français, vous rendre un peu des moyens que l'on vient honnêtement de vous ravir.
Georges BRUTELLE.
Secrétaire général adjoint de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituirlos, como hermanos, al menos de los medios que a no vergonzosamente os acaban de quitar.
Georges BRUTELLE.
Secretario general adjunto de la S. F. I. O.

LA FAUSSE BOMBE DE PALOMARES

Une fois n'est pas coutume, mais, cette semaine, c'est peut-être le « dessous des cartes » du jeu que le gouvernement de Madrid commence à abattre qui est intéressant à étudier. On y aperçoit d'abord une nouvelle assez extraordinaire, et provenant des meilleurs sources : la bombe « H » que les forces américaines prétendent repêcher si spectaculairement à Palomares serait une fausse bombe, pour couper court à une mauvaise recherche !

A Madrid, ce qu'on appelle « le scénario américain » pour mettre fin à l'affaire de la bombe « H » américaine perdue à Palomares ne facilite pas les arrangements que M. Schroeder, le ministre des affaires étrangères d'Allemagne fédérale, vient conclure avec l'Espagne !

D'après ce qu'on dit à Madrid, l'administration américaine, après quelques semaines de tergiversations, a décidé de frapper un grand coup pour tenter de rassurer une opinion espagnole de plus en plus inquiète. Après avoir prétendu que les courants marins avaient pu transporter la bombe « H » perdue jusque devant les côtes d'Algérie, les responsables américains se sont aperçus qu'il fallait absolument retrouver une bombe — n'importe laquelle. De là l'idée de repêcher et de repêcher, si possible, une maquette spécialement fabriquée de la bombe « H », puisque personne, dit-on encore à Madrid, à part quelques experts américains tout à fait sûrs, n'aura les moyens de décoder... la « fraude ».

C'est le brain-trust politique du président Johnson qui aurait « conseillé » cette opération dès le milieu de février. Mais le président lui-même ne s'y serait ralié que le 15 mars, après avoir fait intensifier les recherches... sans résultat. Il a fallu un rapport des experts les plus qualifiés pour emporter sa décision, car selon ce rapport : si la bombe « H » n'a pas déjà été enlevée par d'autres que les Américains (sic), il ne serait possible de la décoller qu'après une action prolongée de l'eau de mer qui l'aura attaquée suffisamment pour faire céder sa fermeture hermétique... et libérer ainsi une partie de sa radioactivité. Elle sera alors, en effet, facilement récupérable.

Dès que la décision du président Johnson a été prise, les choses n'ont pas trahi. Le 18 mars, on annonçait que la bombe était repêchée sur un fond de plus de huit cents mètres et une opération spectaculaire était orchestrée, sous prétexte de la récupération... A moins « qu'elle ne tombe dans une crevasse sous-marine plus profonde... »

Tandis que le véritable corps expéditionnaire américain mobilisé autour de Palomares avait déjà reçu l'ordre de lever le camp.

Les dirigeants espagnols ne sont naturellement pas dupes de toute cette mise en scène qu'ils acceptent pour rassurer leur propre opinion et surtout pour faciliter les négociations que M. Schroeder vient entamer à Madrid pour le survol du territoire espagnol par des avions allemands, basés désormais à Beja, au Portugal.

Or, ces avions sont des « Starfighters », du type de celui qui est tombé à Palomares — et qui viennent encore de se signaler tragiquement par deux accidents mortels en Allemagne... et les techniciens prévoient encore un certain nombre d'accidents avant leur mise au point définitive.

La base de Beja est située à cent soixante-dix kilomètres au sud de Lisbonne. Il s'agit d'une

paisible petite ville de seize mille habitants, qui est désormais doublée par une nouvelle ville du fait des installations destinées aux militaires allemands, installation prévue pour quinze mille personnes. La grande piste de base est achevée, et les premiers contingents allemands commencent à arriver.

La base servira à l'entraînement du personnel de l'armée de l'air allemande, mais M. Schroeder ne cachera pas au gouvernement espagnol que cette base de Beja au Portugal ne suffira pas à la République fédérale allemande qui aurait déjà jeté son dévolu sur une autre région du Portugal dans le Nord-Est cette fois, autour de la ville de Braganza.

Déjà, d'ailleurs, des chasseurs allemands montent la garde autour de Beja, et on prétend que les petits avions de tourisme ordinaires sont pris en chasse par ces avions allemands et priés de s'abstenir de survoler la base et la région de Beja, laquelle, il y a trois semaines, avait déjà reçu la visite du président du Conseil de défense de l'Allemagne fédérale, le ministre Heinrich Krone, qui accomplissait un voyage officiel à Lisbonne, où il était longtemps reçu par le premier ministre, M. Salazar. Puis M. Heinrich Krone avait visité les travaux de la base de Beja pour se rendre compte s'ils étaient suffisamment avancés pour motiver la visite du ministre des Affaires Etrangères de la République fédérale allemande, M. Schroeder.

Ainsi il apparaît, par toute cette activité allemande en Espagne, et surtout au Portugal que l'Allemagne fédérale avait, de longue date, déjà prévu la nécessité pour elle de trouver de nouvelles bases, et il semble que le président Salazar et le général Franco pourraient être amenés à considérer que ces bases serviraient ultérieurement à une O.T.A.N. « nouvelle formule » !

Geneviève TABOUIS.

(De « La Dépêche » Toulouse, 27-3-66).

RUEDA DE PRENSA

En España se quiere imitar el método de confrontaciones — cara a cara — que en otros países se practica en los actos públicos y ante la televisión entre periodistas, ministros y personajes políticos. Pero mientras en los países democráticos se practica el diálogo, incluso la controversia, en España es una especie de coloquio en el que los periodistas se limitan a preguntar y los ministros hablan cuanto quieren, sin que nadie les replique. Así, lo que se quiere presentar como un diálogo, una confrontación y un contacto del Poder con la opinión pública, se reduce a un monólogo gubernamental, lo que, por otra parte, no nos sorprende ni es juicioso esperar otro comportamiento en un régimen dictatorial.

El señor López Rodó se procuró en la primera quincena del pasado febrero un monólogo ante la televisión española. Para evitar cualquier sorpresa, los preguntantes eran todos directores de periódicos, que como se sabe, han sido nombrados desde los desvanes del Poder por sus cualidades francofalangistas.

López Rodó, ministro comisario del Plan de Desarrollo Económico y Social, necesitaba tranquilizar a los españoles y hablarles de los extraordinarios éxitos del Plan de Desarrollo.

La Comisión Permanente del Congreso de la C.N.S. había formulado quejas, censuras y jermiadas y pudiera suceder que tales manifestaciones atentaran al inmerecido prestigio del Plan y del planificador. Los empresarios y economistas no todos recitan ditirambos en favor de la planificación franquista.

CONFESIONES

ALARMANTES

Buen opusdeista y católico a la manera del «Opus», López Rodó

Confrontaciones

Éxitos y fracasos del Plan de Desarrollo Económico y Social

debe estar acostumbrado a las confesiones. De lo que no estamos seguros es de que al confesar lo haga con verdadera contrición y propósito de enmienda, condiciones éstas sin las cuales la confesión es un acto hipócrita y estéril. López Rodó, a preguntas de los convidados de piedra, aseguró que ni la Iglesia ni el «Opus» podrían ser responsables de su acción política. Tal afirmación no concuerda con las ordenanzas constitucionales del «Opus Dei»; pero no deja de ser astuta la res-

peza Rodó, acreció el producto nacional en un 7,5 por 100 en 1964 y se estima que en 1965 creció un 8 por 100.

Añade que «la distribución de la renta nacional ha mejorado sensiblemente, incrementándose la participación del factor trabajo —trabajadores— en la renta nacional», pasando del 53 por 100 en 1963 al 55 por 100 en 1964, esperando que en 1965 sea aún mayor.

«La productividad media del sistema aumentó en un 7 por 100» en el año 64 y en 1965, carente de cifras de índole general, el señor Rodó limita los éxitos de la productividad a la agricultura, que cifra en un 9,9 por 100, sin completar que el sol, la lluvia y las plagas —que no están planificados— pueden aumentar o disminuir la productividad según abunden adecuadamente los primeros y disminuyan o no existan las segundas.

De todas formas, ahí queda, como seguro, que aumentó la productividad, como aumentó el producto nacional, la renta nacional y la renta del trabajo.

Ahora bien, con tales aumentos se podría pensar que no tiene justificación la tensión de los precios y que el mercado español siga bajo la influencia dimanante del predominio de la demanda sobre la oferta, que es lo que origina la tensión alcista de los precios, el alza del coste de la vida.

Parece natural pensar que cuando aumenta el producto nacional debe acrecer la oferta. Si, además, se incrementa la productividad, entonces el aumento de la producción se hace a costes más bajos, debiendo no sólo aumentar la oferta sino producirse una tendencia a la baja de precios o, por lo menos, el estancamiento de los mismos. Pero lo que acontece con el Plan parece ser lo contrario. Aumenta todo: la producción, la productividad, los precios al por mayor y los precios al por menor.

Es posible que sea así, que sea verdad todo eso; pero entonces se puede deducir que mientras los aumentos de los precios repercuten, deteriorando el nivel de vida y la estabilidad de la moneda, en todos los españoles y predominantemente en los trabajadores, los incrementos de producción y productividad beneficiarían casi exclusivamente a los empresarios, es decir, al capitalismo español, dentro del cual, un reducido grupo de familias financieras se llevan la parte del león.

La contradicción del sistema económico español, no obstante la planificación gubernamental, reside también en el hecho de que no se ha puesto fin a los estrangulamientos por defecto, o por exceso de producción.

El señor López Rodó, cuando le preguntaron sobre la situación de la agricultura, pasó por el tema como quien pasa sobre ascuas. Sin embargo, él mismo señaló que la tensión de los precios al por menor provenía de que España no producía artículos alimenticios en cantidad suficiente y que había habido que importar —con notable daño para la reserva de divisas— del extranjero, a fin de evitar la tendencia alcista de los artículos alimenticios. Estos, como se sabe, proceden del campo de la agricultura y la agricultura española jamás estuvo en situación tan discordante con respecto a las necesidades nacionales.

Entre los muchos defectos del sistema económico de la Cruzada, ninguno tiene la entidad y la trascendencia que tiene el de la agricultura. En el campo, en pla-

Por José Barreiro

puesta. Si hay éxitos, nadie evitará que se los apropie el «Opus». Si hay fracasos, ahí están las manifestaciones de los ministros opusdeistas que lavan las manos de la Iglesia. El jueguito, sin embargo, ¿a quién puede engañar?

En las confesiones de López Rodó hay aspectos de la economía española realmente alarmantes. No repara en confesar, quedándose corto:

- Que el coste de la vida en 1965 aumentó en un 9 por 100, y que los precios al por mayor crecieron en un 5 por 100;
- Que la balanza de pagos tuvo el mismo año un déficit de 140 millones de dólares;
- Que las importaciones, contra lo previsto en el Plan de Desarrollo (que eran 2.200 millones de dólares), ascendieron a 2.600 millones, rebasando en un 17 por 100 las previsiones; contra un 13 por 100 de aumento en lo que se refiere a las exportaciones.

En compensación, el señor López Rodó intenta consolarnos con los éxitos del Plan.

CONTRADICCIONES

El Plan, en sus dos primeros años, según la aritmética de Ló-

La Santa Desvergüenza

LA TELEVISION francesa, en sus emisiones semanales «Panorama», ha dedicado parte de su programa a España. Y lo ha hecho en dos veces, durante dos semanas seguidas, lo que no ha dejado de extrañar. Bien es verdad que las vacaciones de Pascua estaban próximas y la propaganda turística tiene sus exigencias. Había que repetir hasta la saciedad, para atracción de forasteros, que «España es diferente», como dice el estribillo que han lanzado los agentes asalariados del náutico ministro Fraga Iribarne.

En la primera de las dos emisiones, la «tele» se recreó ofreciendo a sus espectadores los fuertes contrastes que existen en la España actual. Así, al lado del cinturón costero, con sus lujosísimos hoteles habitados por una abigarrada multitud de turistas de todos los países que disfrutaban de las delicias de la más refinada civilización, presentó las tierras desoladas del interior de España, con sus vetustas casuchas, con sus carros desvencijados, sus borriquitos y con sus escasos pobladores para quienes el trabajo sigue siendo una maldición pública. La emisión se terminó mostrando dos jóvenes trabajadores que marchaban carrertera adelante, con sus pobres hábitos al hombro, camino del extranjero, en busca del trabajo y del pan que España, la España

franquista, más madrastra que madre, les negaba.

La emisión, por su realismo, dejó amargo sabor de boca. A los franquistas, desde luego, no debió agradarles. Dicen que el náutico ministro llegó a enfadarse. Había, pues, que «completar» la emisión con una segunda parte. Lo que se hizo. Esta segunda parte mostró a los telespectadores los grandes progresos que en materia de industrialización ha conseguido el franquismo. Y cuando hablaron de tierras adentro, nos mostraron una estampa idílica: un pastor con su ganado esparcido entre riscos, pastor que había trocado la flauta tradicional por un moderno transistor que suponemos hace las delicias del pastor y del rebaño.

De contar las excelencias del progreso material de la España actual se encargó López Rodó, que exaltó los benéficos resultados obtenidos con su famoso Plan de Desarrollo, a pesar de cuanto dicen en contrario los envidiosos enemigos del franquismo.

López Rodó quiso justificar la despoblación del campo español por la atracción que ejerce el formidable progreso industrial de España. Los campesinos se han entregado a «vivificar» esa industrialización. Le faltó poco para agradecer el «patriotismo» de los hasta ayer trabajadores de la tierra. ¡Y lo decía en la Televisión francesa! Es decir, a los franceses. Como si los franceses

no viesen llegar todos los días los trenes cargados de trabajadores hacia Bélgica, Suiza, Holanda y Alemania, donde van a «vivificar» el ramo de la construcción o las industrias metalúrgicas principalmente. Como si no les oyeran decir que salen de España abandonando los pueblos donde nacieron porque no quieren seguir trabajando como esclavos, ni vivir en casas sin ninguna condición higiénica. Como si no supieran por la propia prensa española la cantidad de pueblos enteros que están en venta por haberse quedado sin vecinos. Como si no supieran que son muchos los propietarios que ofrecen sus tierras a quienes quieren trabajarlas sin pedirles renta de ninguna clase. Se conforman con que les paguen el importe de la contribución. Ni aún así se quedan en el paraíso franquista.

Puesto a mentir, López Rodó podía haber dicho que la despoblación del campo responde a una «operación» del Gobierno para poder, más que higienizar, construir pueblos de nueva planta para que puedan gozar sus habitantes de todas las comodidades apetecibles.

Bien se ve que López Rodó es opusdeista. Y, como se sabe, el «Opus» tiene como virtud preeminente lo que su fundador en uno de los versículos de su biblia llama «la Santa Desvergüenza»!

R.

(Pasa a la página 7.)